Revue des Études Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

2e Série.- 1re Année. Août-Sept.-Oct. 1901. N. VIII-IX-X.

A propos de rêves prémonitoires et de paramnésie

I. — L'Origine des Prémonitions

Il est fort question de rêves et de paramnésie en ce moment. Nous avons eu la conférence — pas excessivement originale, en vérité — de M. le Dr Bergson, à l'Institut Psychologique International ; puis l'intéressant article du colonel de Rochas dans les *Annales des Sciences Psychiques* (N° 3) ; un article sur « La valeur prophétique du Rêve », par MM. les docteurs Vaschide et Pieron dans la *Revue des Revues* du 16 juin (1) ; une communication du Professeur Letourneau sur les « Rêves ancestraux » à la Société d'anthropologie de Paris ; enfin d'autres publications que, pour la plupart, nous aurons l'occasion de nommer plus loin.

Les théories exposées par M. Bergson dans sa conférence et par MM. Vaschide et Pieron dans leur article, ne diffèrent guère pour ce qui a trait à la valeur prophétique du rêve. Ils attribuent tous les cas qu'ils exposent (après les avoir diligemment triés à cet effet), à la subconscience du rêveur

(1) Cet article peut être regardé comme un complément de l'autre intitulé : « De la valeur séméiologique du rêve » que les mêmes auteurs ont fait paraître dans la *Revue scientifique* (Mars 1901). Nous recevons aujourd'hui même *La Psychologie du Rêve*, par Vaschide et Pieron (Baillière, édit., Paris).

qui ressent une sensation physique que la conscience normale n'a pas encore perçue, ou qui est hantée par le souvenir d'un fait que la conscience normale n'avait pas perçu, ou qu'elle a ensuite oublié.

C'est l'explication que l'on peut et l'on doit donner, sans aucun doute, à la plupart des rêves prémonitoires.

Et, à ce sujet, nous remarquerons que MM. Vaschide et Pieron commencent par déplorer « les superstitions populaires et, en particulier, la croyance qui attribue au rêve une valeur prophétique ». Or, il est évident que, quand même l'explication des rêves prémonitoires serait *exclusivement* celle, tout à fait physiologique, que ces auteurs nous ont donnée, les *rêves prémonitoires* ne seraient pas moins une réalité, et que la superstition, comme dans la plupart des cas, ne serait point du côté du peuple, mais de celui des savants modernes qui nièrent la valeur prophétique des rêves, jusqu'à ce que les progrès des études sur la subconscience leur permirent d'y trouver une explication. Une explication qui, malheureusement, n'est pas la *Clef de tous les songes*, mais celle d'une partie d'entre eux.

Donc, que les rêves prémonitoires ne puissent s'expliquer que par des sensations et des souvenirs subconscients, ou qu'ils s'expliquent aussi par la télépathie, par la télesthésie et par d'autres phénomènes plus étonnants encore, *les rêves prémonitoires existent*. C'est là un point qu'il importe de bien établir.

Mais ce qui est surprenant dans le petit ouvrage de MM. Vaschide et Pieron, qui ont pourtant la prétention de passer en revue les principaux jugements de la psychologie contemporaine sur les rêves prophétiques, c'est de voir négliger les faits racontés par les auteurs dont MM. Vaschide et Pierron s'occupent et qui sortent du cadre des explications auxquelles ces messieurs rapportent tous les phénomènes. Par exemple, lorqu'ils parviennent à parler du livre du Dr Macario, ils s'en tirent en disant :

« Macario, lui, expose un certain nombre de faits classiques ;

il donne aussi des exemples des prophéties ou prédictions de toute sorte, selon lui réalisées, et en conclut à une connaissance de l'avenir, avec l'attitude à demi scientifique qui caractérisa plus tard les spirites. »

Or, c'est fort bien de critiquer les spirites, dont l'attitude n'est, la plupart du temps, que médiocrement scientifique. Mais il n'est pas scientifique non plus de supprimer tous les faits qui nous dérangent et qu'on ne trouve pas assez « classiques ». Bien mieux, il est étonnant de voir que MM. Vaschide et Pieron ont tout simplement négligé de consulter les travaux de la *Society for Psychical Research*, qui a justement la spécialité des phénomènes dont s'occupent les deux auteurs en question, et qui a toujours été régie par des savants d'une renommée parfaitement établie dans la psychologie classique et officielle : les professeurs Henry Sidgwick, William James, etc., etc.

En suivant cette méthode, admirablement simple et commode, de n'accepter comme des faits authentiques que ceux-là qui s'adaptent à l'explication que nous préférons, nous nous faisons forts de prouver que l'hypothèse physiologique de MM. Vaschide et Pieron, (dont pourtant nous reconnaissons nous-mêmes la justesse, dans la plupart des cas) est absolument fausse. Qu'est-ce qu'on ne prouverait donc pas au moyen de ces systèmes ?

Mais prenons un exemple qui ne soit pas de la catégorie de ceux rapportés par MM. Vaschide et Pieron, et tout leur échafaudage s'écroulera. J'en choisis, dans le nombre, un qui a au moins le mérite d'être court. Il est reproduit dans *L'Inconnu* de M. Flammarion (page 518).

J'étais en pension à Niort; j'avais quinze ou seize ans, et une nuit j'eus un singulier songe. Il me sembla d'être à Saint-Maixent (ville que je ne connaissais que de nom) avec mon maître de pension, sur une petite place, auprès d'un puits, en face duquel était une pharmacie, et de voir venir à nous une dame de la localité, que je reconnus pour l'avoir vue une seule fois à Niort, dans la maison où j'étais. Cette dame, en nous abordant, nous parla

d'affaires que je trouvai si extraordinaires que, dès le matin, j'en fis part au patron (on appelait ainsi le chef de l'institution). Celui-ci, très étonné, me fit répéter cette conversation. Quelques jours après, ayant eu affaire à Saint-Maixent, il m'emmena avec lui. A peine arrivés, nous nous trouvâmes sur la place que j'avais vue en songe, et nous vîmes venir à nous la dame en question, qui eut avec mon patron la conversation telle que je l'avais racontée, *absolument mot à mot.*

GROUSSARD,
Curé de Sainte-Radegonde (Charente-Inférieure).

Voilà, par exemple, un rêve où les sensations et les souvenirs subconscients n'ont évidemment rien à faire.

Je m'attends à une objection. On dira que ce rêve et d'autres du même caractère supernormal ne paraissent si inexplicables que parce qu'on a oublié de relater quelques détails qui pourraient bien expliquer l'énigme.

Mais en réalité, l'on ne voit pas trop quel détail peut expliquer un fait semblable — une prévision si exacte du lieu et de l'événement.

Par contre, bien des rêves prémonitoires qui ont une origine supernormale ne nous paraissent dus à une sensation ou à un souvenir subconscient, que parce qu'il est *très rare* qu'avec un peu d'ingéniosité l'on ne parvienne pas à imaginer quelque rapport entre le rêve en question et quelque souvenir ou sensation de la subconscience — même si ce rapport n'existait pas en réalité. C'est à tel point, qu'un jour où je discutais justement à ce sujet avec l'un de mes amis, qui soutenait l'avis contraire, je l'engageai à inventer l'argument d'un rêve prémonitoire qui ne pût pas recevoir l'explication de la subconscience. Il dût en imaginer trois ou quatre avant de parvenir à en trouver un auquel on ne pût absolument pas appliquer cette explication. N'est-il donc pas raisonnable de supposer que bien des rêves que nous expliquons par la subconscience du rêveur peuvent avoir, en réalité, une toute autre origine?

Je n'attache pas à cette observation une importance exagérée. Je sais bien que, quoi qu'il en soit, nous ne devons

point aller en pourchassant des hypothèses supernormales pour des phénomènes qui peuvent recevoir une explication normale.

Seulement, il faut que cette explication soit normale, non pas seulement *de nom*, mais *de fait*. Et elle n'est pas normale *de fait* lorsqu'elle est vraiment tirée avec les dents, coûte que coûte, pourvu de ne pas laisser de la place à une explication d'un caractère différent.

Or, je crois que plusieurs des exemples cités par MM. Vaschide et Pieron bénéficient justement de ces explications « quand même ».

Un seul exemple.

Elie Reclus (1) nous parle d'un paysan de l'Engadine qui habitait avec sa femme et leur garçonnet une maisonnette chétive. Certaine nuit, l'enfant se réveilla : « Maman! maman! un homme blanc m'a crié : — alerte! décampez, ou la maison vous tombera dessus! — Dors, mon enfant, dors, et nous ferons venir maçons et charpentiers, dors! — L'enfant se recouche, mais bientôt il crie de nouveau. La mère le rassure encore; il se remet à hurler : « Mère, saute et cours! L'homme blanc fait toujours signe à la fenêtre! » Et lui-même de filer. Après lui la mère, puis le père s'élancèrent au dehors. Il n'était que temps : la masure s'effondrait.

Eh bien, on acceptera plus ou moins *exclusivement* l'hypothèse toute naturelle, que l'enfant, en dormant, ait entendu les craquements avant-coureurs de l'effondrement, selon que nos opinions nous porteront à croire qu'il peut, ou qu'il ne peut pas y avoir une autre explication. Mais la dite hypothèse, fondée sur la répercussion de sensations physiques, ne pourra pas être mise de côté par personne.

Passons maintenant au vieux et fameux songe de la princesse de Conti. Nous le relatons avec les mêmes mots que MM. Vaschide et Pieron :

Une nuit la princesse de Conti vit en songe un appartement de

---

(1) *Les rêves et les songes prophétiques.* — *Humanité nouvelle*, avril 1900, p. 350-360.

son palais prêt à s'écrouler et ses enfants qui y couchaient sur le point d'être ensevelis sous les ruines. L'image affreuse qui s'était présentée à son imagination remua son cœur et tout son sang; elle frémit, et dans sa frayeur elle fut réveillée en sursaut et appela quelques femmes qui dormaient dans sa garde-robe.

Elles vinrent recevoir les ordres de leur maîtresse, elle leur dit sa vision, et qu'elle voulait absolument qu'on lui apportât ses enfants. Ses femmes lui résistèrent en citant l'ancien proverbe que tout songe est mensonge. La princesse commanda qu'on allât les quérir. La gouvernante et les nourrices firent semblant d'obéir, puis revinrent sur leurs pas dire que les jeunes princes dormaient tranquillement et que ce serait un meurtre de troubler leur repos.

La princesse, voyant leur obstination et peut-être leur tromperie, demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eut plus moyen de reculer. On alla chercher les jeunes princes qui furent à peine dans la chambre de leur mère que leur appartement s'écroula.

On remarquera tout de suite qu'il ne s'agit pas ici de l'appartement de la personne qui rêve, c'est-à-dire de la princesse de Conti, mais de l'appartement des enfants, appartement qui devait être assez éloigné de celui de la mère, sans quoi celle-ci n'aurait pas mis tant de façons à passer d'une chambre dans l'autre pour prendre ses fils. Donc, plus de bruits avant-coureurs de l'effondrement. Et il faudra se résigner à faire rire son public en supposant que la princesse de Conti avait remarqué que l'appartement des enfants menaçait de s'écrouler ; mais que cette constatation, qui décelait en elle de si remarquables talents d'architecte, était restée cachée dans sa subconscience, pour ne se réveiller tout à coup — voyez donc quel drôle de hasard ! — que juste au moment où la catastrophe allait se produire. Voilà dans quel excès de crédulité il nous faut tomber, quand nous voulons être par trop incrédules.

MM. Vaschide et Piéron nous disent que l'on peut rapprocher le rêve de la princesse de Conti de celui du paysan de l'Engadine. Oui, les deux rêves se ressemblent, en effet, mais comme une bouteille de Champagne vide ressemble à une

pleine : c'est à peu près la même chose.... mais c'est tout à fait différent.

Et l'on croira d'autant plus facilement que le songe de la princesse de Conti est dû à des causes supernormales, si on le compare à bien d'autres rêves, ainsi qu'à celui du bon curé de Sainte-Radegonde, que nous avons reproduit plus haut, où à d'autres événements tout aussi merveilleux, comme celui que nous allons traduire d'une vieille publication spirite italienne : *Annali dello Spiritismo* (décembre 1867), dirigée alors par le Dr V. Scarpa, un homme intelligent, sérieux et fort instruit, qui vit encore et que je connais personnellement. Voilà le récit :

...Dans les premiers jours de l'année 1865, M. Vincent Sassaroli alla vivre à Sartéano, commune de 6.000 habitants. Comme il existait en ce pays une bonne musique composée de 34 individus, M. Joseph Frontini, qui la présidait, l'invita à se charger de sa direction, jusqu'à ce qu'un changement se produisit dans les affaires politiques qui l'avaient contraint à s'expatrier, et qu'il pût alors rentrer chez lui (1).

M. Sassaroli accepta l'offre qui lui était faite, et il fut aussitôt présenté à ce corps de musique dans la salle où l'on faisait les études, au troisième étage d'une maison appartenant au chanoine Dom Bacherini. Il y resta naturellement pendant tout le temps que durèrent, ce jour-là, les exercices; mais, aussitôt ceux-ci terminés, et en présence de toute la Société, il dit à M. Frontini que l'appartement où ils se trouvaient devait s'effondrer, avec le restant de l'édifice, depuis les mansardes jusqu'au rez-de-chaussée ; il ajouta qu'il lui semblait déjà voir les débris de la maison ensevelir et écraser tous les assistants et lui-même.

A ces mots, tous se regardèrent ébahis, en se demandant si le nouveau directeur plaisantait ou s'il était devenu fou ; mais M. Sassaroli, imperturbable, insista en ajoutant *l'indication exacte du jour et de l'heure où la catastrophe devait se produire.* A la suite de ces derniers mots, les assistants ne doutèrent plus un instant que le malheureux n'eût la tête ébranlée. On se retira en ricanant.

---

(1) M. Sassaroli était né dans les Etats de l'Eglise. — *N. de la R.*

Naturellement, cette drôle d'histoire se répandit aussitôt dans tout le pays, et partout on en rit aux éclats. Alors, M. Frontini, en voyant que M. Sassaroli était devenu la risée de tout le monde, et toujours persuadé que son idée fixe devait l'entraîner tout droit à la folie, fit tous ses efforts pour le ramener à la raison. D'accord avec le chanoine Joseph Bacherini, il fit soigneusement examiner l'édifice en question, depuis le toit jusqu'aux fondements, par des experts-architectes, lesquels déclarèrent que la maison ne présentait pas le moindre indice de détériorement. Fort de ce jugement, il le rapporta à M. Sassaroli, en lui conseillant de ne plus insister sur sa folle prédiction, en lui souhaitant de vivre autant que la solide construction dont il s'agissait.

Peine perdue, M. Sassaroli répondit qu'il ne pouvait pas agréer le souhait, sans quoi il n'aurait plus eu que quatre jours à vivre.

Une pareille obstination ne servit qu'à aggraver les soupçons de folie du « maëstro » ; ce qui fait qu'on commença à avoir l'œil sur lui et à le faire surveiller, de crainte que, d'un moment a l'autre, il ne commît quelque énormité.

Dans les cafés, dans les familles, l'on ne parlait que de cette bouffonnerie qui égayait tout le pays...

La grande journée arriva enfin. Le soir, comme c'était justement l'un des jours fixés pour les études, les musiciens se réunirent comme d'habitude dans la salle et, en attendant le directeur, ils passaient leur temps à se moquer de lui. M. Sassaroli ne tarda pas à arriver, mais ne voulant absolument pas entendre parler de travail ce soir-là, et tout agité parce que l'heure de la catastrophe s'approchait, il fit tant et si bien, avec les bonnes manières et même avec les violences, qu'il obligea tous les assistants à sortir de la salle et à s'en aller. En descendant l'escalier, qui posait sur des voûtes massives, M. Sassaroli, qui précédait les autres, ne cessait de leur répéter : « Doucement ! marchez doucement, je vous en supplie ! le poids de nous tous pourrait hâter la chute ! »

L'on peut s'imaginer les plaisanteries, les éclats de rire de ces trente-quatre personnes, lesquelles, persuadées de suivre un fou et de jouer une farce bien drôle, descendaient l'une après l'autre la longue rangée de marches ! Enfin, ils sortirent dans la rue et s'en allèrent ; — mais ils ne revinrent plus là, car, quelque temps après, et *précisément à l'heure annoncée par le médium,* la maison s'écroula de fond en comble.

Chacun peut se figurer l'impression qu'un tel événement a produit dans le pays...

Le rapport, d'où nous avons tiré ce récit abrégé, a été écrit par M. Joseph Frontini, dont le père, Louis, président de la Municipalité, a été le premier à aller féliciter M. Sassaroli, le jour suivant celui de la catastrophe. Il s'achève par la mention de quelques autres faits merveilleux opérés par le même médium — entre autres la prédiction de la mort de M. Hector Borselli, notaire à Sartéano, prédiction qui s'accomplit sans une seule seconde d'erreur.

Voilà, à présent, quelques témoignages à l'appui du récit ci-dessus :

« J'atteste que la chute d'une maison où devait se réunir ce soir-là la Société Philharmonique, est réellement arrivée; les musiciens ont eu la vie sauve grâce à M. Sassaroli, qui les a empêchés de s'arrêter là. Ma famille et moi nous pouvons l'affirmer plus que tout autre, puisque, quand cet édifice est tombé, M. Sassaroli logeait chez nous; en l'entendant toujours parler de la chute prochaine de cette maison, nous avions fini par le croire fou, et nous ne le perdions pas de vue de crainte qu'il n'eût quelque accès de démence furieuse.

« J'ai bien dû changer d'avis lorsque je me rendis moi-même dans sa chambre pour lui annoncer qu'au milieu de l'étonnement de tout le pays, sa prophétie s'était entièrement réalisée, sans l'erreur d'une minute, — ce à quoi il répondit froidement que cela ne pouvait pas manquer, puisque les jugements de Dieu sont infaillibles.

« Nous sommes toujours prêts à attester ce qui précède devant quelque autorité que ce soit.

« Sartéano, 14 novembre 1866.

« ANGELO CHIERICI,

« lequel signe aussi pour toute la famille. »

« Je soussigné, gardien du Théâtre de Sartéano, j'atteste que, dans les premiers jours de 1865, M. Vincent Sassaroli vint me trouver dans ma loge, à l'intérieur du théâtre, pour me dire, qu'étant tout à fait sûr que la maison de feu M. V. Bacherini allait

s'écrouler, il avait déjà prié M. le chevalier Orlando Fanelli, président de la Commission du théâtre, de lui accorder la permission de se servir d'une salle qui était dans le théâtre, pour donner des leçons de musique et pour y composer des partitions dont la Société Philharmonique avait besoin. Je me souviens aussi que les membres de la dite Société, qui se réunissait dans le théâtre, parlaient sans cesse de cette prédiction, en jugeant que M. Sassaroli n'était point un prophète, mais un fou; cependant il furent tous frappés d'horreur lorsqu'ils virent que tout cela était réellement arrivé. Les héritiers de M. Bacherini font actuellement rebâtir une partie de la maison écroulée.

« François Giannini »

« Le soussigné Pierre Canestrelli, en même temps que toute sa famille, déclare qu'ils habitaient dans une maison à eux, contiguë à celle appartenant à M. Vincent Bacherini (qui cessa de vivre quelques jours après la chute de sa maison). Ayant entendu plusieurs fois de M. Vincent Sassaroli que cette grande construction devait s'écrouler à une date qu'il précisait, je ne pus y croire; au contraire je me figurais qu'il était fou et je le plaignis.

« Le soir que M. Sassaroli avait fixé comme date de l'évenement, ma famille et moi nous vimes d'une fenêtre de notre habitation M. Sassaroli qui faisait descendre avec précaution de la maison de M. Bacherini les membres de la Société Philharmonique, qui s'étaient réunis là, en riant, comme d'habitude. Mais quelques heures après nous fûmes étonnés parce que ce qui avait été prophétisé se réalisa à l'heure exacte, sans l'erreur d'une seconde. Comme notre maison était, ainsi que nous l'avons dit, voisine de celle de M. Bacherini, dans ce moment terrible nous crûmes que notre habitation allait être entrainée dans la chute de l'autre, et que nous serions morts dans le désastre. Lorsque le danger fut passé, je me souvins alors que M. Sassaroli m'avait dit d'être tranquille, qu'aucune autre maison ne serait tombée...

« Nous sommes toujours prêts à confirmer les faits ci-dessus, que des milliers de personnes pourraient attester à leur tour. Nous ajouterons d'avoir été présents à la mort du notaire Hector Borselli et de connaître d'autre cas de décès qui avaient été prophétisés par M. Sassaroli et qui se sont réalisés avec la

même exactitude du premier. Ce sont des faits absolument incontestables.

« PIERRE MARIE CANESTRELLI.
« FRANÇOIS CANESTRELLI,
« qui signe aussi pour toute la famille. »

Naturellement, si j'ai choisi ce cas de prémonition entre autres, c'est surtout à cause de son rapport avec les deux qui précèdent. Mais j'en aurais pu citer bien d'autres, tous aussi bien documentés et d'une date plus rapprochée de nous.

Avec cela, je suis prêt à reconnaître que la *prémonition* n'est pas un phénomène prouvé d'une façon si sûre, si indéniable que le sont les phénomènes de télépathie et de médiumnité pour tous ceux qui se sont donné la peine de les étudier. Mais puisqu'il y a d'aussi nombreux et respectables témoignages en sa faveur, il est tout naturel qu'on fasse rentrer dans ses rangs les cas tels que celui de la princesse de Conti, plutôt que de leur trouver une explication si invraisemblable, si insuffisante qu'elle n'explique rien du tout. Et qui sait ? on ne sera même plus si sûr que ce sont seulement les craquements avant-coureurs de l'écroulement, qui ont fait paraître le petit bonhomme blanc à la fenêtre de la chaumière du paysan, dont nous a entretenu Elie Reclus....

Comment Sassaroli avait-il perçu sa prémonition ? On a négligé de nous l'apprendre — peut-être lui-même n'aurait-il pas su le dire. C'était peut-être un rêve ; c'était peut-être une de ces intuitions à l'état de veille qui, tout autant que les rêves, tirent leur origine des abîmes de la subconscience, et qu'on appelle *pressentiments.*

C'est là un point que nous ne contestons pas. Seulement, nous ne sautons pas à pieds joints tous les cas qui ne rentrent pas dans le cadre des explications que nous acceptons à l'exclusion de certaines autres. Nous ne pensons pas les connaître toutes — nous croyons même que nous tous — les savants de l'Ecole des Hautes-Etudes y compris — nous ne savons qu'effroyablement peu, en comparaison de ce qui

nous reste à apprendre. Les rêves dont MM. Vaschide et Pieron nous ont parlé, paraissent prodigieux, quand on n'avait pas encore une idée aussi étendue qu'à présent de ce qu'est la *subconscience*. Ceux que ces messieurs ne peuvent pas expliquer, s'expliqueront probablement un jour, eux aussi. Plusieurs s'expliquent déjà par la télépathie et la télesthésie. Le Dr Ermacora a publié il y a quelques années une fort intéressante étude *sur la possibilité des théories rationnelles de la prémonition*, dont la traduction française a paru dans la première livraison des *Annales des Sciences Psychiques*, 1899. Les hypothèses auxquelles il avait recours pour expliquer les prémonitions les plus étonnantes ne me satisfont pas complètement ; n'importe, on en trouvera de meilleures ; quand même on n'en trouvât point, ce ne serait point là un motif pour contester les *faits*.

II. — Les « Rêves ancestraux ».

Par exemple, pour un certain ordre de songes, n'avons nous pas vu le Professeur Letourneau — un homme qui ne peut certainement pas être soupçonné de sympathie pour le surnaturel, qu'il a toujours flétri, surtout dans sa *Sociologie d'après l'Ethnographie* — imaginer l'hypothèse des *rêves ancestraux ?* (1) Sa monographie présente même un tel intérêt pour les « études psychiques », ainsi que nous le montrerons plus loin, que nous croyons utile d'en rapporter ici les passages les plus saillants.

Avant d'aborder le sujet même de cette communication, j'ai besoin de rappeler que, semblable en cela à tous les phénomènes de conscience, le rêve se rattache à la propriété fondamentale que possèdent les cellules nerveuses, celle de garder la trace des actes fonctionnels dont elles sont le siège, de s'en *imprégner*.

On sait que, chez les animaux supérieurs et chez les hommes, cette imprégnation est tantôt consciente, tantôt inconsciente...

(1) *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1900, Fasc. 5.

Il est pourtant une catégorie de rêves, qui ne se relient point directement à des sensations ou impressions antérieurement éprouvées pendant l'état de veille. J'entends parler des rêves n'ayant aucun rapport avec la vie de tous les jours, mais ne leur cédant en rien en apparente réalité, tout en étant d'habitude mieux coordonnés, à ce point qu'ils constituent parfois de véritables représentations scéniques. Habituellement plus rares que les rêves évidemment mnémoniques, ces rêves singuliers sont très fréquents chez certaines personnes et n'ont avec la vie réelle aucune relation appréciable. C'est de ce genre de rêves, que je proposerai tout à l'heure une explication nouvelle. Très ordinaires chez moi, ils me préoccupent depuis longtemps. Mais avant d'arriver à mes conclusions, j'ai besoin d'emprunter à l'histoire de la folie et des hallucinations, certains traits, qui leur sont communs avec les rêves.

Des hallucinations je rappellerai seulement, que, psychologiquement, elles sont identiques aux images du rêve; elles constituent un délire des sensations, les rêves d'un homme éveillé; elles se produisent alors que la revivification mnémonique est si forte qu'elle fait irruption même durant l'état de veille. Comme les rêves, les hallucinations réflètent souvent les images mentales, habituelles au sujet halluciné; mais, fréquemment aussi, comme l'a remarqué Brierre de Boismont [1], elles sont des évocations de souvenirs beaucoup plus anciens, de sensations, d'impressions, n'existant plus dans le cerveau qu'à l'état de dépôt latent, auquel une excitation physique ou mentale donne la vivacité des sensations actuelles. Mais ce dépôt latent a encore un autre caractère : il est héréditairement transmissible. L'aliéniste, que je viens de citer, signale en effet cette hérédité des hallucinations, chez les monomanes hallucinés, et dit avoir vu lui-même deux cas d'hallucinations simples, ainsi transmises héréditairement [2]. Mais, bien souvent, et le fait ne se peut malheureusement contester, les causes les plus ordinaires des hallucinations, les maladies mentales, se transmettent par hérédité, souvent même en revêtant un type morbide identique et en apparaissant au même âge.

Il est donc hors de doute qu'un certain arrangement moléculaire

(1) *Hallucinations*, 581.
(2) Brierre de Boismont. *Loc. cit.*, 410-411.

anormal, une empreinte spéciale, accidentelle mais profonde, peut passer d'un père ou d'un ancêtre au descendant, séjourner, à l'état latent et pendant nombre d'années, dans le cerveau de l'héritier; puis, sous l'influence d'une cause appropriée, se revivifier inopinément. Mais une hérédité identique a été aussi constatée pour les rêves et, récemment, un physiologiste italien, Gianelli, en a observé plusieurs cas. C'est notamment la vision obsédante en rêve d'une grande figure noire, aux yeux étincelants. Un homme en avait été tourmenté après une grande peur et son fils en souffrit, comme lui, à l'âge de 16 ans, après une fièvre typhoïde, qui réveilla une empreinte héritée, mais jusqu'alors à l'état latent, etc., etc.

Nos cellules mentales renferment et gardent ainsi, à l'état de simples possibilités, nombre d'empreintes, qui peuvent rester muettes ou se revivifier tout à coup suivant les circonstances. Durant l'état de veille, le fait est fréquent pour nos souvenirs personnels; durant le sommeil, les réminiscences prennent la forme du rêve. A. Maury a cité quelques exemples de ces curieuses réminiscences. Deux surtout sont intéressants. Le premier cas se rapporte à un individu, qui, sur le point de partir pour Montbrison ou plutôt pour une localité voisine, visitée par lui dans son enfance 25 années auparavant, est transporté, en rêve, au but de son voyage projeté et y rencontre un inconnu, se présentant à lui comme un ami de son père. Or, en réalité, la rencontre eut lieu, quelques jours plus tard et dans l'endroit rêvé (1). Le second rêve est analogue. Maury, déjà vieux, voit en rêve le village de Trilport près Meaux. Il y rencontre, toujours en rêve, un homme en uniforme, qui l'aborde et se nomme; mais Maury ne connait pas son nom. Réveillé, le rêveur apprend d'une vieille domestique, que l'homme du rêve est un ancien garde du port, qui a connu son père, alors ingénieur et dirigeant à Trilport les travaux d'un pont. A. Maury n'hésite pas à voir dans ces deux rêves de simples réminiscences infantiles, mais sans le prouver. On peut donc se demander, s'il ne s'agit point plutôt des souvenirs héréditairement transmis.

La banale explication, qui attribue tous les faits de ce genre à des réminiscences infantiles, ne saurait pourtant s'appliquer à un autre groupe de faits analogues. Il n'est pas rare, par exemple, que des personnes en voyage reconnaissent tout à coup, comme *déjà*

---

(1) A. Maury. *Sommeil et rêves*, 117-118.

vus, des lieux où certainement elles ne sont jamais allées; mais qui leur sont néanmoins assez familiers pour qu'elles s'y dirigent, s'y retrouvent, comme chez elles. Un fait de ce genre m'a été rapporté en détail par une personne absolument digne de foi...

J'avais besoin de passer en revue tous les faits, que je viens d'énumérer, pour arriver à l'objet même de ma communication et rendre au moins plausible une idée, que personne, je crois, n'a encore émise, et que je résume comme suit : Certains événements, extérieurs ou psychiques, ayant profondément impressionné une personne, peuvent graver dans son cerveau une empreinte assez profonde pour qu'il en résulte une orientation moléculaire tellement stable qu'elle se transmet à tel ou tel de ses descendants au même titre que le caractère, les aptitudes, les maladies mentales, etc. Il s'agit alors, non plus de réminiscences infantiles, mais de souvenirs ancestraux, capables de revivification. De là proviendraient non seulement la reconnaissance fortuite de lieux, qu'on n'a jamais vus, mais surtout toute une catégorie de rêves particuliers, admirablement coordonnés, où nous assistons, comme à un spectacle, à des aventures, qui ne sauraient être des souvenirs; puisqu'elles n'ont pas la moindre relation avec notre vie individuelle.

En elle-même, cette hypothèse n'a certainement rien d'inadmissible; mais, comme elle n'a pas été émise encore, il est difficile de lui donner pour base les faits d'observation précise qui en feraient une vérité constatée. On peut, cependant, s'appuyer sur de telles preuves, ne fût-ce que sur les rêves hérités, cités par M. Gianelli; seulement ces rêves sont trop simples; ils ont plutôt le caractère d'hallucinations que celui de rêves complets. Comme exemple de ces derniers, je ne connais que le rêve extrêmement curieux publié jadis par Abercrombie (1) et qui a été souvent cité dans les ouvrages traitant de pathologie mentale (2). Il s'agit d'un propriétaire écossais poursuivi en justice et sur le point d'être ruiné par une revendication des arrérages accumulés d'une dime au profit d'une noble famille. La personne à qui s'adressait la réclamation était convaincue que la dîme en question avait été, il y avait bien longtemps, rachetée par son père; mais elle n'en pouvait fournir la preuve.

(1) *Inquiries concerning the intellectual powers*, etc. — London, 1841.

(2) Notamment dans le livre de Brierre de Boismont, intitulé : *Hallucinations*, p. 235.

Or, dans un rêve, le père, mort depuis plusieurs années, apparut à son fils, et lui raconta toutes les circonstances du paiement fait par lui, en présence d'un *sollicitor* dont il lui dit le nom et qui avait conservé les titres relatant la transaction. Mais cet homme de loi, alors très âgé, avait complètement oublié l'affaire en question. L'intéressé parvint cependant à la lui rappeler, en lui citant des incidents relatifs au change d'une pièce d'or du Portugal et dont son rêve l'avait instruit. En conséquence, les titres nécessaires furent retrouvés, produits et le procès gagné.

Ce fait serait probant; malheureusement il n'est pas rapporté avec toute la précision, tous les détails nécessaires. Mais il en doit exister d'analogues, et peut-être ce petit travail nous vaudra-t-il de les connaitre. Je le publie surtout dans ce but...

Il est donc très admissible que le souvenir détaillé de faits, d'événements qui ont fortement impressionné une personne, laisse dans son cerveau une empreinte indélébile, héréditairement transmissible à ses descendants, et pouvant chez eux se revivifier pendant le rêve, alors que l'éclipse temporaire du moi individuel laisse dans la conscience le champ libre à toutes les traces, latentes d'origine ancestrale. Ce sous-sol psychique de la conscience peut même recéler d'autres virtualités que celles du rêve. On pourrait relier à de pareilles origines le changement, parfois si complet, du caractère, qui se produit souvent au moment de la mort, ainsi que que le fait jusqu'ici inexpliqué des enfants prodiges, même certains délires ou certains genres de folie. En définitive, tous ces faits singuliers et inexpliqués rentreraient dans une proportion générale, que Maudsley a formulé ainsi : « Tout ce que les aïeux d'un homme ont senti, pensé et fait, influe certainement, n'en eût-il rien su, sur ce qu'il sera disposé à sentir, à penser et à faire. Cet homme a hérité de circonvolutions prêtes à reprendre, à certaines époques de sa vie, le même genre d'activité qu'elles ont rempli chez ses ancêtres. »

M. Letourneau n'a pas été excessivement heureux dans le choix des exemples qu'il a cité. Surtout le premier des deux qu'il a extrait de l'ouvrage d'A. Maury n'a rien à faire avec l'atavisme. Le père de l'individu dont il s'agit ne savait évidemment pas que son fils aurait fait telle rencontre, *dans l'endroit rêvé*, etc., et ne pouvait pas transmettre cette connaissance à

son fils. Ce cas est plutôt à rapprocher de celui du curé de Sainte-Radegonde, que nous avons relaté plus haut.

Quant au fameux cas raconté par Abercrombie, pour que l'on puisse lui appliquer l'hypothèse chère à M. Letourneau, il faudrait tout au moins savoir si le père du propriétaire écossais dont il est question n'avait pas racheté la dime *avant la naissance de son fils*, sans quoi il n'aurait pu lui transmettre par hérédité physiologique la connaissance de ce fait.

Il faut dire, en outre, que l'on connaît toute une série de cas semblables, qui ne sont pas passés entre père et fils — et alors, par analogie, l'on est porté à croire que, même dans le cas de l'Ecossais d'Abercrombie, le phénomène a eu d'autres origines. De ces cas, j'en pourrais citer à moi seul au moins deux douzaines. M. Letourneau en trouvera un à la page 571 de la traduction française d'*Animisme et Spiritisme* d'A. Aksakoff. Il ne s'agit pas d'un rêve, mais bien de réponses obtenues typtologiquement, dans une séance spirite. Toutefois M. Letourneau n'ignore probablement pas que, selon les physiologistes, les communications médianimiques tirent elles aussi leur origine de la subconscience du médium.

Mais l'hypothèse du prof. Letourneau présente surtout de l'intérêt pour les personnes qui cultivent les « sciences psychiques » à cause de l'explication (plus ou moins admissible, selon les cas) qu'elle présente pour éclaircir certains faits que les spirites expliquent en supposant une existence antérieure du médium (*réincarnation*). D'autres catégories de faits, tels que les communications médianimiques obtenues par la médiumnité de tout petits enfants, et les médiums parlant des langues qui leur sont inconnues (1), peuvent trouver une explication vaille que vaille dans l'hypothèse de M. Letourneau. L'*Inconscient* au moyen duquel le fameux Dr Hartmann a tâché d'expliquer les phénomènes dits spirites n'est lui-même qu'une amplification du système imaginé par le savant secrétaire de la Société d'Anthropologie de Paris.

(1) Aksakoff, *Animisme et Spiritisme*, chap. III, par. 5 et 6.

Cette hypothèse n'est donc pas tout à fait nouvelle. Elle l'est même si peu, que voilà ce que nous trouvons dans l'article *Le Rêve* que M. de Rochas a publié dernièrement :

Je me bornerai à mentionner ce que l'on a appelé les *rêves rétrospectifs* ou *ataviques* parce que, ne correspondant en rien aux actions et aux instincts du rêveur, ils le plongent « dans les périodes depuis longtemps passées de développement de la conscience générale de son espèce. »

C'est par ces retours de conscience dans « ce qui a été senti et vécu par quelqu'un de nos aïeux plus ou moins proches », que Mme de Manacéine explique encore ce que Walter Scott a désigné sous le nom de *sentiment de la préexistence* et qui consiste en ceci, qu'un milieu insolite, que nous apercevons pour la première fois de notre existence, nous paraît tout à coup bien connu et même familier.

Nous voilà donc, avec cela, parvenus à la question de la paramnésie dont s'est occupé notre excellent collaborateur, M. E. Bozzano, dans un article paru dans les derniers fascicules de cette *Revue*. Et comme cet article a soulevé quelques discussions dans la presse spécialiste, il nous sera permis d'en dire deux mots.

(A suivre.) C. Vesme.

Photographies transcendantales à Rome

Rome, juin 1901

Quand nous nous occupons de recherches transcendantales, en disposant d'un bon médium, nous sommes à même, assez souvent, de constater des phénomènes si étonnants, que le témoignage de tous les sens, alors même qu'il est affirmé par plusieurs personnes, et qu'il est renouvelé, ne parvient pas à nous convaincre que nous n'avons pas été le jouet d'une hallucination. C'est pourquoi la photographie spirite est l'une des preuves les plus recherchées, puisqu'elle nous confère un attestat supérieurement objectif et permanent de ce qui est arrivé.

Je sais bien que c'est là une arme à deux tranchants, parce que, si d'un côté elle peut servir de preuve inattaquable, dans certains cas elle peut tout aussi bien se prêter à bien des duperies.

C'est en considération de ce dernier cas que je crois indispensable de joindre aux rapports que l'on publie les noms, dates et circonstances de lieux et de temps, afin que tous ceux qui le désirent soient à même d'entreprendre les recherches nécessaires pour s'assurer de la rigoureuse exactitude du récit.

Ceci posé, il faut dire que j'avais décidé avec quelques amis qui m'aident, depuis quelques années, dans mes recherches, de tâcher d'obtenir des photographies transcendantales. Nous avions même déjà obtenu quelques résultats, pas trop brillants, à vrai dire, mais qui pouvaient nous encourager à persévérer dans nos efforts. C'étaient des lueurs informes — comme des principes de « matérialisation » qui apparaissaient sur le cliché, à côté du médium.

Les médiums dont nous nous proposions de nous servir

étaient tous les deux très puissants. C'étaient M. Philippe Randone, comptable employé de l'État, jeune homme studieux et modeste, et son aimable sœur, Mlle Uranie, elle aussi employée de l'État, lesquels se prêtaient volontiers et avec le plus grand désintéressement à la grande cause pour laquelle nous luttons.

Le soir du 9 mars de l'année courante, M. Randone se rendit chez Cocconari, sur le Cours Umberto I, à l'enseigne de l'*Iris*, et y fit emplette d'une demi-douzaine de plaques Lumière, qu'il plaça lui-même dans son appareil photographique (un « Murer » 9 × 12, bon marché). — Le matin suivant, comme s'il avait été poussé par une puissante suggestion, il essaya d'obtenir une photographie spirite, en se servant de la médiumnité de sa sœur, qu'il fit asseoir sur un fauteuil, le dos tourné à un placard qui servait de fond. Ceci fait, en pleine lumière du jour, il pointa et ouvrit l'objectif, avec l'espoir que quelque esprit, tout en restant invisible, impressionnât la plaque, comme il est arrivé en tant de cercles spirites.

En ce moment toutefois, étant lui-même un bon médium, ainsi que nous l'avons dit, il sentit qu'il tombait en *trance* : il s'endormit.

Quand il se réveilla, sans savoir depuis combien de temps il était resté sans connaissance, il se trouva assis avec l'appareil (qui était à obturateur fermé) entre les mains, et devant lui, sa sœur qui se reveillait à l'instant même avec peine, du sommeil médiumnique.

Lorsqu'on développa la plaque, elle présenta une impression fort bizarre ; à côté du médium on voyait une femme appuyée sur lui, de telle façon qu'elle lui adhérait de tout le côté droit.

Cette femme était en chemise, les bras nus, l'échancrure de la chemise ornée d'une dentelle qui, au premier abord, donnait l'idée d'une couronne. Elle avait la tête comme détachée du cou. La figure avait dans le cliché et dans la positive qu'on tira aussitôt, des traits caractéristiques ; néanmoins,

elle paraissait presque transparente : en tout cas, bien moins opaque que le restant du corps. La paroi de la chambre couverte de papier couleur marron, ornée de grands fleurons, avait complètement disparu : à sa place, en tournant le cliché dans le sens longitudinal, l'on voyait une suite de boulevards qui aboutissaient à une surface d'eau.

La chose était si étrange, que l'on songea d'abord à une double impression de la plaque, — mais, après un examen approfondi, l'on dut écarter cette supposition.

En premier lieu, le paquet de plaques avait été acheté intact la veille ; M. Randone en avait lui-même extrait les plaques qu'il avait de ses propres mains placées dans l'appareil. Comment admettre qu'un magasin tel que l'*Iris* mette en vente des plaques déjà impressionnées, en modifiant ainsi les paquets portant la signature de la maison Lumière ? — Et quand même l'on admettrait cela par simple hypothèse, comment expliquer la disparition du papier à fleurons et des cheveux du médium ? Peut-être parce qu'ils étaient trop sombres et qu'ils n'avaient laissé aucune empreinte sur le bromure d'argent, déjà décomposé en partie par une première impression ? Mais alors, pourquoi ne voyait-on même pas le cadre d'un petit tableau (un « chromo »), qui pourtant se détachait vivement sur le fond sombre ?

Il reste à discuter l'honnêteté du médium. Or, toutes les personnes, assez nombreuses, qui le connaissent intimement, peuvent garantir, non seulement son honnêteté, mais encore son exagération en matière de scrupules, ce qui l'entraîne jusqu'à garder le silence, même avec nous, sur des phénomènes fort importants, s'ils ne se sont pas réalisés en notre présence.

D'ailleurs, même en admettant que le médium ait voulu nous tromper — peut-être par suggestion — comment aurait-il photographié, pendant la nuit, ce corps de femme que l'on voit adhérant à celui de sa sœur, puisqu'il n'y avait pas d'autre femme chez lui, et que son logement est sans cesse surveillé par des amis qui habitent sur le même palier ?

Toutefois, si l'on songe à l'adhérence des deux corps, l'on ne peut guère admettre l'hypothèse de deux poses différentes(1).

Il est aussi utile de dire qu'aucune peinture du plafond n'a de rapports avec les fortifications de la photographie, que la chambre ne contient aucun tableau du même genre et qu'il n'y a même pas des glaces qui puissent réfléchir des images du dehors.

Toutes ces hypothèses, avec bien d'autres encore, ont été examinées et écartées, parce qu'elles ne soutenaient pas l'analyse critique la plus élémentaire. Et cela après avoir aussi consulté des personnes techniques très compétentes en fait de procédés photographiques.

Il restait l'hypothèse de l'influence spirite — une hypothèse qui, d'ailleurs, n'était pas trop étrange pour nous qui avions assisté et assistions toujours à toutes sortes de phénomènes médianimiques.

Ce qui suit prouvera aux lecteurs que telle était vraiment la vérité.

Je vis la photographie en question deux jours après qu'elle avait été développée, et je fus immédiatement frappé de la grande ressemblance de la figure du fantôme avec celle d'une jeune fille que j'avais connue quelques années auparavant, mais que j'avais complétement perdue de vue depuis deux ans déjà : Joséphine Baruzzi, née à Bagnacavallo (en province de Ravenne).

Je songeais d'abord à un hasard, tellement était loin de moi l'idée que cette jeune femme, que j'avais connue florissante de santé, avait cessé de vivre ; néanmoins, l'idée de cette bizarre ressemblance me hantait de telle façon, que je décidai d'écrire au maire de Bagnacavallo pour savoir où se trouvait Mlle Baruzzi.

---

(1) Nous croyons que M. Carreras se trompe sur ce point. Un photographe habile sait parfaitement comment s'y prendre pour jouer ce tour. On en a de nombreux exemples même en dehors des photographies transcendantales. — *N. de la R.*

Quelques jours plus tard, je reçus la carte postale suivante :

« Bagnacavallo, 20 mars 1901.

« *Monsieur Carreras. — Rome,*

« Je suis à même de vous informer que, conformément à des informations que j'ai puisées ici, Mlle Joséphine Baruzzi, bonne d'un capitaine, est morte en Sardaigne, en février 1900.

« *Le Maire :*
« TATTINI (?) »

Cette carte postale ne pouvait que conférer plus de valeur à ma supposition : elle me confirmait, en effet, le décès de la jeune fille, et elle ajoutait qu'elle était morte en Sardaigne, et par conséquent, selon toute probabilité, dans une ville de mer : ainsi s'expliquait quelque peu la vue des boulevards sur l'eau.

Il ne sera pas inutile que je dise que Joséphine Baruzzi avait été, quatre ou cinq ans auparavant, employée dans un Institut dirigé alors par une de mes tantes — depuis décédée. — Joséphine était très attachée à cette dame, qui l'aimait bien aussi.

Quelques jours avant que l'on exécutât la photographie, j'avais obtenu de la tante en question plusieurs communications médianimiques. Je crus, par conséquent, pouvoir envisager un certain rapport — assez vague, en vérité — entre la manifestation de ma tante et celle de Joséphine Baruzzi.

A peine avait-je reçu la carte postale, je me mis à la recherche du père et de la sœur de la morte, et je finis par les trouver. L'un tout aussi bien que l'autre reconnurent dans la photographie leur Joséphine. Sa sœur Thérèse, qui habite dans le palais Chigi, outre la ressemblance de la figure, remarqua la forme de l'avant-bras du fantôme, et expliqua que Joséphine avait les bras *tout d'un seul morceau*, c'est-à-dire aussi gros au pouls que près du coude. Le père, surpris, me demanda comment je me trouvais en possession d'un por-

trait de sa fille en chemise. Pour le moment, je m'en tirai par une explication quelconque.

J'appris alors du père que la jeune fille avait voulu épouser, malgré qu'il s'y opposât, un certain Pantaleo Missera, sarde, venu sur le continent pour faire le service militaire, pendant lequel il resta en qualité d'ordonnance chez un capitaine. Lorsqu'il eut achevé son engagement, Missera avait emmené avec lui Joséphine Baruzzi, qui, par conséquent, était partie en désaccord avec sa famille.

A peine s'était-elle embarquée, la jeune fille avait été frappée d'une maladie ; quelque temps après son arrivée en Sardaigne, elle était morte.

En attendant, le portrait du fantôme avait été reconnu par d'autres personnes encore, auxquelles je montrai la photographie sans les prévenir d'aucune façon, pour ne pas les suggestionner.

Je reproduis ici deux des attestations que je recueillis :

« Je déclare avoir spontanément reconnu Joséphine Baruzzi « dans la photographie qu'on m'a présentée, et dans laquelle « on voit une autre jeune femme et les boulevards d'une « ville.

« 24 mar 1901.

« Sophie Belliti
« *via del Velabro, 15, Rome.* »

« J'atteste avoir reconnu, dans la photographie dont il est « question plus haut, Joséphine Baruzzi, que je connaissais « parfaitement. Cette jeune fille était un *médium*.

« 25 mars 1901.

« Adaloise Pistelli
« *via Calabria, 12, Rome.* »

Je me procurai une photographie de Joséphine, exécutée une dizaine d'années avant sa mort ; malgré le temps passé, il est aisé de constater la ressemblance qui existe entre elle et la photographie du fantôme.

Il nous restait à éclaircir l'énigme des boulevards et de la marine.

Après de longues recherches, je parvins à établir que les boulevards appartenaient au côté Est du fort Michel-Ange, à Civitavecchia.

En rejetant l'hypothèse d'une double impression de la plaque, pour les raisons que j'ai dites ci-dessus, quel rapport pouvait-il donc exister entre la forteresse et la morte ?

Evidemment, cette image ne présentait autre chose qu'une pensée matérialisée de Joséphine : quelque chose qui devait l'avoir vivement impressionnée. Or donc, si l'on songe que c'est justement de Civitavecchia que partent les paquebots pour la Sardaigne, que la jeune femme s'était embarquée dans ce port, qu'elle était tombée malade pendant la traversée, et qu'elle était morte peu de temps après son arrivée, il n'est pas malaisé de comprendre qu'elle devait avoir un très vif souvenir de tout ce qui se rapportait à son dernier voyage.

A cela je pourrais ajouter certaines communications que nous obtînmes postérieurement, au moyen du médium, dans lesquelles plusieurs détails nous étaient confirmés, et où il était question de quelque chose qui était arrivé à Joséphine et qui avait trait à la forteresse. Mais je ne crois pas devoir relater ces communications, puisqu'elles contiennent des choses qu'il faudrait avant tout éclaircir, d'autant plus qu'il paraissait desdites communications que Joséphine se trouvait en état de trouble.

Mon désir était de poursuivre les recherches en Sardaigne pour savoir si ce qui avait été dit dans les communications était exact, pour constater si, lorsqu'elle mourut, Joséphine Baruzzi portait une chemise avec une dentelle pareille à celle que l'on voit dans la photographie ; j'aurais voulu... mais je ne pensais pas que certaines parties de la Sardaigne, surtout du côté de Pasada et Siniscola, ressemblent aux centres les plus éloignés de l'Afrique, et avec toute ma bonne volonté je ne pus rien obtenir si ce n'est la confirmation du genre de

maladie dont mourut Joséphine. C'est beaucoup si, sur tant de lettres que j'écrivis aux autorités, à des médecins et à des particuliers, j'obtins deux réponses évasives !

Il me semble que, de ce que j'ai dit, l'identité de la morte résulte presque certaine. Si je dis *presque* c'est même par un simple scrupule d'investigateur, parce qu'il nous resterait toujours à nous demander si ce fut vraiment l'esprit de Joséphine Baruzzi qui se montra, ou si un autre esprit — par exemple celui de ma tante, n'a pas pris cet aspect pour se faire reconnaître par moi et pour appeler plus spécialement mon attention sur les communications que j'avais reçues d'elle, en me fournissant ainsi une preuve indirecte de sa présence.

Il nous restait, après cela, à savoir si la photographie avait été obtenue au moyen du fantôme invisible, ou bien matérialisé. L'examen des ombres produites par la chemise m'avait fait incliner vers cette dernière hypothèse.

Les faits ne tardèrent pas à éclaircir ce point obscur de l'affaire.

* *
*

Après avoir obtenu ce premier résultat, si satisfaisant, nous étions tous désireux d'avoir d'autres photographies transcendantales. Alors, le chev. Victor Benedetti, en compagnie d'un autre secrétaire au Ministère du Trésor, son ami, se rendit, le soir de mercredi 17 mars 1901 au même magasin de Cocconari, acheter un paquet de six plaques Lumière. Après les avoir contremarquées, il les plaça lui-même dans un appareil photographique, contremarqué lui aussi, qu'il confia à Mme Zénaïde Mazza, une spirite de la première heure, scrupuleuse et honnête de façon à nous permettre d'avoir pleine confiance. Cette dame habite dans la même maison que M. et Mlle Randone; par conséquent ceux-ci n'ont qu'à descendre un étage pour l'appeler, le cas échéant. L'appareil avait donc été remis à cette dame pour qu'elle le gardât soigneusement et, en même temps, pour qu'il fût prêt, au besoin.

Dans la matinée du 18 mars, M. Philippe Randone se sentit poussé, comme par une suggestion irrésistible, à tenter une autre photographie transcendantale, en se servant de la médiumnité de sa sœur.

Alors, il débarrassa la chambre de la table qui était au milieu, il plaça un fauteuil et une chaise l'un auprès de l'autre, avec l'idée que le médium devait s'asseoir dans le premier et qu'un esprit matérialisé pouvait prendre place dans la deuxième, ainsi que cela s'était fait une première fois.

La jeune fille s'endormit immédiatement, tout debout qu'elle était; son frère l'aida à s'asseoir sur la chaise, qui était plus près d'elle que le fauteuil.

Aussitôt il vit se former autour de sa sœur comme des flocons de coton blanc, qui ne tardèrent pas à se condenser, en formant un nuage blanc, près du fauteuil, à la droite du médium.

M. Randone, un peu à cause de l'étonnement, un peu parce qu'il se sent comme poussé par de forts courants fluidiques qui l'entraînent çà et là par la chambre, ne parvient pas à courir à la porte d'entrée afin d'appeler Mme Mazza.

Un coup de sonnette retentit. M. Randone, rappelé à lui-même par ce bruit subit, s'efforce de vaincre la force mystérieuse qui l'agite et, chancelant, il va ouvrir.

Avant de sortir de la chambre, il se tourne instinctivement et il voit que la vapeur blanchâtre s'est transformée en un fantôme représentant une femme.

C'était Mme Buratti — une amie de la maison, institutrice dans une école municipale — qui avait sonné. Quand elle sut de quoi il s'agissait, elle s'arrêta sur le palier, sans trop savoir que faire.

M. Randone monte rapidement à l'étage au-dessus et, d'une voix étouffée, demande à Mme Mazza l'appareil photographique, en ajoutant qu'il y avait une « morte » matérialisée à côté de sa sœur; il invite avec insistance la dame à venir la voir.

Mme Mazza suppose qu'il s'agit d'un fantôme visible seulement pour le médium; néanmoins, elle saisit l'appareil et se

rend dans le logement de M. Randone, où elle voit *parfaitement*, elle aussi, une figure blanche, au visage humain, avec les cheveux noirs, presque couchée au côté du médium, qui dort en gémissant fortement, comme le font d'habitude tous les médiums au moment où se produisent les phénomènes les plus remarquables

Alors, elle tend l'appareil photographique à M. Randone, lequel, un peu à cause de l'émotion, un peu par suite du manque de lumière dans le coin où se trouve le médium, ne parvient pas à braquer l'objectif au point voulu. Par conséquent, en s'approchant à la fenêtre, il en ouvre tout grand les volets. Il se sent alors poussé par une force invincible à aller toucher le fantôme, comme si celui-ci voulait qu'il s'assurât de sa réalité objective ; en effet, il s'approche, malgré lui, et il en touche les pieds avec la pointe d'un doigt. Il constate que ce corps matérialisé présente une solidité partielle, qu'il compare, d'une façon bien caractéristique, au « beurre de lait » (*ricotta*).

Quand M. Randone touche le pied du fantôme, sa sœur jette un cri aigu ; le fantôme lui-même semble faire un mouvement.

Alors, il court à l'objectif et il l'ouvre, en faisant une pose d'une trentaine de secondes, après quoi, il ne voit plus que sa sœur.

Pendant ce temps, Mme Mazza, dans la crainte que son fluide puisse faire manquer l'opération, après une minute à peu près, s'était retirée sur le seuil de la porte du logement avec Mme Buratti et Mlle Bernini, qui l'y avaient attendue, sans oser entrer, de crainte d'être trop frappées par la vue du fantôme ; elles étaient aux écoutes, presque sans respirer, guettant la fin de cette scène inouïe.

A peine le fantôme eut-il disparu, que le médium se réveilla. Mlle Bernini se plaça aussitôt sur la porte d'entrée, pendant que Mesdames Buratti et Mazza faisaient une perquisition minutieuse dans le petit logement, afin de pouvoir s'assurer d'une manière complète et absolue, pour les étrangers à la maison, qu'à cette heure il n'y avait chez les

Randone que ceux-ci, qui ne bougèrent pas de la chambre.

Le fantôme était resté matérialisé pendant 10 à 12 minutes, n'avait émis aucun son et n'avait pas bougé : il parut seulement qu'il s'ébranla lorsque M. Randone le toucha. Il semblait en outre qu'il perdit peu à peu de sa densité, pendant la pose, à tel point que Mme Mazza et M. Randone craignaient que le résultat ne fût négatif.

On développa la plaque devant six personnes. La plaque qui a servi à la photographie avait été contrôlée — on s'en souvient — et elle a été reconnue comme une de celles contremarquées. Quand on la développa, on y trouva une figure qui dans la négative ne se distinguait pas bien, mais qui, une fois imprimée, parut comme le fantôme d'une jeune fille de 17 à 18 ans, habillée en blanc, les cheveux longs, noirs, qui lui couvraient la figure en bandeaux.

A cause de la hâte et de l'agitation avec lesquelles la pose avait été exécutée, la partie inférieure du fantôme avait manqué.

De qui était donc cette mystérieuse figure qui s'était manifestée à nous d'une façon si extraordinaire, en plein jour, sans que l'on « formât la chaîne », sans invocations, spontanément ? Aucun de nous ne la connaissait. Cependant, dans plusieurs communications successives, obtenues par la bouche de Mlle Randone *entrancée*, le voile du mystère a été soulevé en grande partie.

En effet, il se manifesta une personnalité qui déclara, avec un certain trouble dans ses idées, que c'était elle qui avait paru la veille ; que de son vivant, elle était jeune et jolie, si jolie, qu'elle était fiancée ; qu'elle était morte en 1889 ; que ses parents avaient coupé et gardé un coin du voile qui l'enveloppait ; qu'on lui avait coupé les cheveux derrière la nuque ; que ses cheveux étaient très beaux ; qu'elle avait été riche et fille de prince (« *principessina* ») ; qu'elle avait habité un château dans la commune d'Ar... (1). Ensuite, dans

(1) En dérogeant à mes habitudes, je ne publie pas les noms en

une série de communications qui continuent encore, elle fournit d'autres détails. Elle dit qu'on l'appelait *Bébella* ; qu'elle avait eu *une quantité de choses rouges* sur le visage ; qu'on l'avait laissée exposée au public pendant trois jours ; que les paysans allaient la voir et disaient : « Quel dommage ! elle était si jolie ! » ; qu'elle s'était vue portée et enterrée *bien en haut, au milieu du bois,* dans une chapelle qui a une fenêtre d'où l'on peut voir l'emplacement où elle est enterrée ; qu'il y a une lampe allumée dans la chapelle ; à ce sujet elle a même ajouté : « Dites donc à Camille que la lampe n'est pas toujours allumée comme il voudrait ». Lorsqu'elle est morte, il y avait tout autour beaucoup d'*hommes rouges* ; de son vivant elle se rendait chez les religieuses et elle y jouait « aux dames ».

Tous ces détails, fournis un peu chaque jour, finirent par me permettre d'imaginer quelle était la famille à laquelle avait pu appartenir la morte. Je commençai alors à prendre des informations et j'appris que le prince M... avait réellement perdu en Ar..., en 1889, une fille de seize ans et demi, frappée de néphrite venue à la suite de la scarlatine. Elle s'appelait Isabella, d'où le petit nom de *Bébella*, qui était pourtant connu seulement par la famille et par les intimes de la maison, ainsi que cela m'a été confirmé par une personne qui était certainement en état de le savoir. Elle était jolie, bien faite, avec beaucoup de cheveux ; elle avait réellement été exposée en public pendant trois jours ; elle avait été enterrée dans une chapelle privée, placée dans la partie la plus élevée du parc voisin du château qui date du moyen âge (1) ;

---

entier, parce que la famille à laquelle la morte aurait appartenu est une des plus importantes de la haute aristocratie lige au Vatican, et par conséquent esclave de préjugés qui arrivent jusqu'à mettre une vénérable dame en lutte entre ses sentiments de mère et ses devoirs de catholique ! — *Note de l'auteur.*

(1) Connaissant la localité, j'avais cru d'abord que la communication était inexacte parce que le cimetière de la commune se trouve loin d'Ar..., dans un site bas : au contraire, *Bébella* avait complètement raison. — *Note de l'auteur.*

le corps de musique d'Ar..., qui portait alors des uniformes rouges écarlates (les *hommes rouges*) avait pris part à l'enterrement.

Comme l'esprit de cette *Bébella,* qui se manifeste avec des manières très aimables, vraiment dignes d'une jeune fille bien élevée, disait sans cesse de vouloir parler à sa mère, j'eus la hardiesse de me rendre chez la respectable dame, à laquelle je rapportai toutes les circonstances de cette affaire, je lui montrai aussi la photographie obtenue et une mèche de cheveux que nous avions reçue, au moyen d'*apport,* par sa fille supposée (1).

La dame déclara ne point reconnaître la morte en cette petite partie de visage que l'on voit dans la photographie, et elle ajouta que les cheveux que je lui montrais étaient plus noirs et plus lisses; que sa fille n'avait jamais été fiancée et qu'on ne lui avait jamais mis le voile dont elle parlait et dans lequel elle s'était montrée enveloppée. En dehors de cela, elle me confirma *tous* les détails que j'ai rapportés ci-dessus. Je dois même ajouter qu'en examinant un portrait d'Isabella, exécuté lorsqu'elle se portait bien, tout en tenant compte de l'énorme différence qui existe entre une jeune fille habillée et florissante de vie et l'apparition vague d'une morte, on doit reconnaître que le nez de cette dernière, surtout la narine visible, ressemble beaucoup à celui de la première; — ce dont la respectable dame a convenu à son tour (2).

En attendant, pour ce que j'ai rapporté et par suite d'autres communications fragmentaires qui continuent encore, mes

---

(1) Quelques journaux spirites ont publié le récit d'*apports* et de déplacements instantanés et inexplicables d'objets, qui se sont produits chez M. Randone. Des personnes dignes de foi ont attesté ces faits. — *N. de la R.*

(2) Nous avons demandé à M. Carreras si Mlle Randone n'avait jamais été à Ar.... et si elle n'avait jamais entendu parler de la fille du prince M...— M. Carreras nous répondit que Mlle Randone appartient à une famille piémontaise, qu'elle ne se souvenait même pas d'avoir jamais entendu nommer la famille des princes M... et qu'elle n'a jamais été à Ar... — *N. de la R.*

amis et moi nous sommes d'avis que l'esprit qui s'est manifesté est vraiment celui d'Isabelle M...

Nous aurions peut-être pu éclaircir plusieurs points si la mère avait consenti à assister à une communication de sa fille supposée; mais elle, tout en le désirant vivement, puisqu'elle pleure encore cette fleur qui lui a été sitôt enlevée, n'a pas pu le faire, parce que cela lui a été défendu par son conseiller spirituel.

J'ajouterai à cela, que la princesse M... avait été informée jadis d'une apparition de *Bébella* dans le château de famille; qu'elle s'y rendit alors et qu'elle y resta, seule, pendant toute une nuit, avec l'espoir de la voir; mais qu'elle ne vit rien, peut-être parce que, ayant éloigné tous les domestiques, elle avait, sans le savoir, empêché que le phénomène se produisît, puisque le médium était évidemment l'un d'eux.

Le 27 juin, au moment ou Mlle Randone, déjà habillée, était en train de mettre son chapeau pour sortir, son frère vit se former autour d'elle des flocons blancs, comme l'autre fois. Alors, il saisit sa sœur, qui tombait en *trance*, et la fit s'asseoir sur un fauteuil. Il courut immédiatement à l'étage supérieur pour appeler Mme Mazza. Celle-ci descendit aussitôt, entra et vit au fond du couloir, dans la salle à manger, M. Randone qui braquait l'appareil vers un coin de la chambre demeuré invisible du point où elle se trouvait. Elle parcourut le couloir, mais quand elle arriva dans la chambre, le médium était en train de se réveiller et le fantôme avait disparu.

M. Randone avait vu se former à côté de sa sœur un fantôme entouré d'étoffes blanches. Il était visible depuis la tête jusqu'à un pied, qui paraissait couvert d'un bas. Le fantôme a été photographié; malheureusement, à cause du manque de lumière, de la rapidité de l'apparition, et de ce que le visage ne s'était pas bien formé, la photographie a mal réussi.

En même temps que se produisait l'apparition, on eut un *apport* d'une bande de crêpe vert et de quelques passiflores. Les apports de fleurs continuèrent le jour suivant, en pleine

lumière, en présence de cinq personnes ; je les ai moi-même parfaitement constatés, de mes propres yeux.

Dans la dernière photographie il y a tout au moins un détail intéressant : les cheveux du fantôme sont bouclés, justement comme les avait *Bébella*. On aurait dit que l'être qui se manifestait avait voulu répondre à l'objection de la dame au sujet de ses cheveux.

En terminant ce récit, je me bornerai à faire remarquer l'importance exceptionnelle de ces apparitions de fantômes tangibles, en pleine lumière du jour, sans que l'on ait formé la « chaîne », sans aucun préparatif.

Je ne puis me dispenser d'adresser à M[lle] et à M. Randone mes remerciements les plus affectueux, pour l'amabilité et le désintéressement complet avec lesquels ils se sont prêtés à ces expériences, en supportant bien des dérangements personnels, dans le but de propager dans l'humanité la foi *prouvée* en une existence d'au-delà.

De telle façon, la vérité, moyennant la coopération de toutes les personnes de bonne volonté, fait irruption parmi nous, triomphante, comme la lumière du soleil qui se lève !

HENRI CARRERAS
Direction supérieure des Postes et Télégraphes, ROME.

Je déclare en conscience que tout ce qui me concerne dans le récit de M. Carreras est de pure vérité.

ZÉNAÏDE MAZZA
Institutrice aux écoles municipales.
(Via Sardegna, 22).

Rome, 15 Septembre 1901.

M. Carreras, qui est spirite, parle comme un spirite et donne à son récit un caractère un peu subjectif. A part cela, ainsi que les lecteurs ont pu le voir, il examine les faits avec soin et intelligence.

Nous aurions bien voulu compléter ce récit par la reproduction en phototypie, ou en héliotypie, des photographies en question. Des difficultés qui ont surgi au dernier moment ne nous l'ont pas

permis, au moins pour le moment. Nous tenons toutefois les photographies à la disposition des lecteurs qui désireraient les examiner.

Point n'est nécessaire de faire remarquer l'importance de ces phénomènes, pour l'explication desquels il n'est pas possible d'avoir recours à l'hypothèse de l'hallucination, etc. Si on veut les contester, on doit dire franchement que l'on suspecte M. et Mlle Randone d'avoir fait jouer à une poupée le rôle de fantôme, et d'avoir pastiché les photographies en question. Le doute est tout naturellement proportionné à la vraisemblance de ce que l'on veut vous faire croire. Les spirites qui ont assisté à des séances médiumniques où se sont produites des « matérialisations », ceux qui connaissent personnellement M. et Mlle Randone, ceux qui ont constaté chez eux d'autres phénomènes merveilleux, seront tout naturellement portés à admettre la vérité du récit de M. Carreras.

Les autres auraient tout au moins désiré quelques témoignages supplémentaires. Nous n'en avons en effet qu'un seul, qui paraît d'ailleurs fort respectable : celui de Mme Z. Mazza. Elle affirme avoir *parfaitement* vu le fantôme, qui avait un *visage humain.* On peut regretter qu'elle ne l'ait pas examiné de plus près, et surtout qu'elle ne se soit pas arrêtée dans la chambre jusqu'au bout. D'autant plus on regrettera que la peur ait empêché Mme Buratti et Mlle Bernini de constater l'apparition. Si elles avaient eu le courage d'entrer, de demeurer là tant que le fantôme ne se serait pas *évaporé devant leurs yeux*, le phénomène aurait eu une importance extraordinaire.

Espérons que l'apparition se renouvellera une troisième fois, et qu'alors on fera constater le phénomène par des témoins oculaires, si c'est possible — surtout au moment où le fantôme se forme et se décompose.

Quant à l' « identité de l'esprit », on aura bien d'autres occasions de l'établir *à peu près,* et on n'en aura jamais aucune de l'établir *d'une manière absolue.*

LES PROPOS SCIENTIFIQUES DU Dr BÉRILLON

Au sujet d'une entrevue. — La connaissance des « forces inconnues ». — Alphonse Karr et le Dr Bérillon. — La bougie et la télépathie.

Il m'est arrivé quelquefois, à Paris, d'entendre des représentants de la science officielle parler de M. le Dr Edgar Bérillon, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*, avec une sévérité que je ne croyais pas équitable. Je n'en ai pas fait trop de cas. Je trouvais tout naturel qu'on traitât de la sorte un homme qui avait eu le grand tort de pousser bien loin ses investigations dans une région dont les savants d'il y a quelque dix ans niaient même l'existence, et dont la plupart des savants d'aujourd'hui connaissent à peine la partie très limitrophe.

Seulement, je supposais qu'un homme habitué à être bafoué par les docteurs de l'Université devait être devenu prudent dans ses propres jugements, surtout lorsqu'il s'agit de sciences qui appartiennent à la même catégorie que celle dont il s'occupe.

J'ai dit que cela *devrait être*. Et bien, il n'en est rien.

J'ai devant les yeux le numéro du 29 juillet de la *Liberté*, dont un rédacteur, M. André Gaucher, intrigué par les articles de M. Jules Bois sur l'*Au-delà et les forces inconnues*, a imaginé d'aller faire éclairer sa religion par M. le Dr Bérillon. Pourquoi par M. Bérillon, et non pas par M. Waldeck-Rousseau ou par M. Santos-Dumont, c'est ce que je ne saurais dire. M Gaucher explique son choix en disant que M. Bérillon est « un des hommes que les spirites seront le moins tentés d'accuser de cléricalisme. » Admirable !

Or voilà la réponse que le directeur de la *Revue de l'Hypnotisme* a faite à son visiteur :

— Ne me parlez pas de *forces*. Je ne connais pas de forces (?!). L'essence des forces m'est inconnue. Elles présentent un je ne sais quoi qui m'échappe, un *quid divinum* qui ne ressortit pas à la science (?!) Ne me parlez pas davantage de matérialisme ou de spiritualisme. Pas plus que Claude Bernard, je ne saurais admettre ces distinctions, qui ne présentent à mon sens aucun caractère scientifique (??!!). Parlez-moi de faits. Là, je suis sur un terrain solide qui ne saurait se dérober. Observer des faits, expérimenter leurs causes, les relier par des lois, voilà l'œuvre scientifique par excellence. Le reste n'est que métaphysique.

Vous avez donc entendu.

Avant tout, M. Bérillon *ne connait pas de forces*. C'est un nouvel horizon pour la physique et la physiologie. Voyons, peut-être veut-il parler des forces dont il s'agit dans les articles de M. Jules Bois : *L'Au-delà et les forces inconnues*. Donc M. Bérillon veut dire que ce sont les *forces inconnues* que lui sont inconnues. C'est ce qu'avait déjà fort judicieusement remarqué M. de la Palisse.

Après cela, nous apprenons que M. Bérillon « ne saurait admettre des distinctions tel que *matérialisme* et *spiritualisme !* » — Non, vraiment, c'est extraordinaire ! Peut-être a-t-il voulu dire qu'il n'admettait pas que la question du spiritualisme ou du matérialisme puisse avoir d'autre fondement que les faits? Seulement, il ne l'a pas dit. Kant a été quelque peu plus clair, quand il a écrit ses *Prolégomènes à toute la Métaphysique future qui aura le droit de se présenter comme Science*.

Parlons donc des faits : « Observer des faits, expérimenter leurs causes, les relier par des lois, voilà l'œuvre scientifique par excellence. Le reste est métaphysique. »

Parfaitement. Quant à moi, je ne comprends pas bien ce que c'est que d' « expérimenter les causes des faits », mais quant au reste, je suis tout à fait de l'avis de M. Bérillon.

C'est ce que disait aussi Claude Bernard, lequel, tout en n'ayant certainement pas dit le non-sens dont le gratifie le rédacteur de la *Liberté*, a bien écrit : « *Ce ne sont pas les faits qui constituent la Science, mais les explications qu'on donne des faits et les idées que nous y attachons* (1) ».

---

(1) *Revue des cours scientifiques*, 4 février 1865.

C'est justement en citant ces mots de l'éminent physiologue, que le Dr Durand (de Gros), dont la *Revue de l'Hypnotisme* a toujours exalté les mérites scientifiques, ajoutait de son côté :

« Une pomme tombe; voilà un fait réel, voilà une notion expérimentale; mais cette notion d'un fait individuel, restreinte à son objet propre, c'est-à-dire à ce fait individuel, est nulle et sans valeur aucune pour la science. Elle ne devient scientifiquement utile que lorsque le génie de la conception a fait sortir de son objet réel un objet idéal et transformé cette vérité étroite fournie par l'observation en une vérité universelle obtenue par la raison (1). »

Mais M. Bérillon est du même avis. Lui-même n'a-t-il pas dit : « Observer les faits... LES RELIER PAR DES LOIS, *voilà l'œuvre scientifique* ? »

Si donc l'on examine les phénomènes médianimiques et si l'on constate, par exemple, l'apparition de fantômes matérialisés des trépassés (ce qu'on ne peut pas nier *à priori*, comme faisaient les scolastiques), voilà que, selon M. Bérillon no 2, il faudra relier ces faits par des lois qui reconnaîtraient fort probablement l'existence d'un monde spirituel, c'est-à-dire de ce *spiritualisme* dont M. Bérillon no 1 ne voulait pas admettre la possibilité scientifique, quelques secondes auparavant.

Continuons. M. Bérillon parle à présent de la *table tournante*. Et voilà son jugement :

— Une table tourne parce qu'on la pousse. Il n'y a pas d'autre explication. On la pousse, parce que le cercle des gens qui l'entourent est un cercle de névrosés, où le plus déséquilibré exerce l'ascendant... »

Et il conclut modestement :

— Voilà le dernier mot de la science en ce qui concerne les phénomènes de la « table tournante ».

Ce qui veut dire que M. Bérillon en est encore à la fameuse théorie des *mouvements inconscients*, trouvée par MM. Chevreul, Faraday et d'autres savants vers 1853. Il ne lui est pas passé par la tête que les illustres physiciens qui ont vérifié le phénomène en question pouvaient bien avoir eu l'idée d'en contrôler la cause.

(1) *Ontologie et Psychologie physiologique*, 1er chap., § II.

Parions que M. Bérillon n'a jamais entendu parler de l'appareil inventé par Thury, professeur de physique à l'Université de Genève, pour empêcher la pression des mains sur la table, et malgré lequel le phénomène se produisait comme d'habitude. Un autre appareil a été inventé par le physicien Crookes, et perfectionné par Butlerof, de l'Université de Saint-Pétersbourg. Un autre enfin est dû à Robert Hare, professeur de chimie à l'Université de Philadelphie.

Mais est-ce la peine de parler de cela, lorsque dans tous les comptes rendus de séances médianimiques il est question à tout moment de la *lévitation complète* de la table et, — ce qui est mieux — du soulèvement de la table *sans contact* d'aucune personne, et en pleine lumière? Si l'on veut bien se donner la peine de lire, par exemple, l'*Extériorisation de la Motricité* de M. de Rochas, l'on trouvera à ce sujet les témoignages du professeur Lombroso, du professeur Ochorowicz et d'autres hypnologues que la gloire de M. Bérillon n'a pas complètement jetés dans l'ombre.

Enfin, pour répondre à l'objection d'une hallucination des expérimentateurs, on a eu recours à la photographie; M. Crookes, de son côté, a inventé un autre appareil, dont il a donné le dessin et la description dans ses *Researches*, et grâce auquel les mouvements obtenus sans contact sont enregistrés par le dynamographe.

Après cela, n'est-ce pas le cas de répéter pour M. Bérillon ce qu'Alphonse Karr avait dit, dans ses *Guêpes*, de Babinet, de l'Institut :

« On lui demanda l'explication du mouvement des tables.
« Babinet n'osa pas répondre qu'il ne la connaissait pas, et
« donna l'explication. Mais de grâce, n'était-ce pas plus simple
« d'avouer son ignorance que de la prouver? »

Quant à l'affirmation que, dans les cercles des gens qui entourent la « *table tournante* » c'est le plus déséquilibré qui exerce l'ascendant, il n'est, ma foi, absolument pas difficile d'y répondre. Je me souviens, à ce sujet, que Lombroso me disait un jour: « J'avoue qu'un examen attentif d'Eusapia Palladino ne m'a fait remarquer en elle d'autres stigmates appréciables de dégénérescence, en dehors de cette espèce de trou qu'elle a sur une tempe. » — Or, que M. Bérillon aille chercher la fine fleur des « toquées » de la Salpêtrière et qu'il les groupe autour d'une table: les phé-

nomènes qui se produisent en la présence d'E. Palladino ne se réaliseront pas. Donc, en cela, comme dans le reste, M. Bérillon se trompe. C'est fort simple.

On passe à parler de la télépathie. M. Bérillon expose sa théorie :

— Suivez mon raisonnement. J'imagine que je ne sache pas qu'on puisse allumer une bougie au moyen d'une allumette. Quelqu'un vient qui me déclare qu'à l'aide de l'allumette qu'il me montre il va allumer la bougie. — Fort bien — lui dis-je — essayez. — Et, en effet, il l'allume. Je crois donc qu'à l'aide d'une allumette on peut allumer une bougie. Supposez à présent qu'une autre personne m'affirme qu'elle allumera la bougie à distance, au moyen d'un geste. — Essayez, lui dis-je encore. — La personne essaie, fait le geste et la bougie ne s'allume pas.

— Oui, — dit la personne, — mais j'ai déjà fait l'expérience. — Il ne s'agit pas de cela, — répondrai-je ; — pouvez-vous la répéter? — Mais je l'ai fait encore hier. — Il ne s'agit pas de cela ; pouvez-vous le faire aujourd'hui, maintenant, tout de suite, en vous plaçant, bien entendu, dans des conditions identiques? — La personne ne répond pas. La bougie ne s'allume pas. Et voilà la télépathie.

Jusque-là M. Bérillon parle. Mais à présent j'entre en scène à mon tour. Supposons un instant que, devant les propres yeux de M. Bérillon, l'expérience ait réussi. M. Bérillon déclare le fait acquis pour la science. Le jour après, le même sujet se présente à moi et me raconte son exploit de la veille. — Essayez, lui dis-je. — La personne essaie, fait un geste et la bougie ne s'allume pas. — Oui, — dit la personne, — mais j'ai déjà fait l'expérience. — Il ne s'agit pas de cela, — répondrai-je ; — pouvez-vous la répéter ? — Mais je l'ai fait encore hier. — Il ne s'agit pas de cela ; pouvez-vous le faire aujourd'hui, maintenant, tout de suite, en vous plaçant, bien entendu, dans des conditions identiques ? La personne ne répond pas. La bougie ne s'allume pas. Et voilà que M. Bérillon n'avait donc pas vu plus long que son nez, la veille ; ce qu'il avait constaté ne valait rien, parce que cela ne se renouvelait pas aujourd'hui, maintenant, tout de suite.

Est-ce bien la peine de gaspiller des mots pour montrer la parfaite absurdité de ce raisonnement ? Un enfant comprendrait que, si on ne réussit pas à répéter le phénomène de la veille,

c'est que les conditions de l'expérience, malgré les apparences, ne sont pas les mêmes. Il faut n'avoir aucune connaissance de ce que c'est qu'un *sujet* psychique pour lui dire : « Placez-vous dans des conditions identiques à celles d'hier. » On reste absourdi en entendant dire ces choses-là par un hypnologue. Au surplus, dans les phénomènes spirites (s'il sont réellement *spirites*), il faut compter aussi sur l'intervention des esprits — et alors !...

Nous nous bornerons à rappeler comment, dans la dernière livraison de cette *Revue*, le professeur Porro remarquait, ainsi que maints savants l'avaient fait avant lui, que l'étude des phénomènes psychiques ne constitue proprement pas une science d'*expérimentation*, mais une science d'*observation*, justement comme il est de l'astronomie et de la météorologie, dont il s'occupe. Jamais les hommes n'ont produit aujourd'hui, maintenant, tout de suite — ni jamais — des comètes, des tremblements de terre, des aurores boréales, etc.

Aux quelques phénomènes observés par nous-mêmes, il faut joindre ceux qui ont été observés par des personnes capables et dignes de foi. Mais on voit que M. Bérillon, en fait de phénomènes psychiques, n'a jamais expérimenté, n'a rien lu, rien cherché, et qu'il parle comme je pourrais parler, moi, du calcul infinitésimal, sans savoir exactement ce que c'est.

Après cela, le rédacteur de la *Liberté* place un sous-titre solennel : *Le spiritisme devant la Science*. La Science, c'est M. le Dr Edgar Bérillon, lequel, invité par son interlocuteur à conclure une bonne fois, déclare — assez heureusement, ma foi — « qu'il n'y a pas un seul phénomène *spirite* scientifiquement constaté. » Les caractères italiques du mot *spirite* sont de la *Liberté*; on comprend par là, ainsi que par l'ensemble de l'article, qu'on veut parler de tout phénomène médianimique, et non pas uniquement de ceux dans lesquels l'on aurait reconnu l'intervention des esprits.

J'ai dit que telle est *heureusement* la conclusion de M. Bérillon. Après de semblables prémisses, voyez-vous quelle piteuse figure nous aurions fait, s'il avait donné avis favorable à la réalité de phénomènes psychiques supernormaux?

Eh bien, non, qu'il parle d'hypnologie, le Dr E. Bérillon; — qu'il parle de ce qu'il connaît !

C. V.

Chevreul et une apparition.

Le 10 juillet, sous la présidence de M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, a été inaugurée au Jardin des Plantes, à Paris, une statue du fameux chimiste Chevreul, décédé en 1889, à l'âge de 103 ans.

M. Perrier a retracé la vie de Chevreul en faisant l'éloge de la méthode expérimentale. Nous ne voulons retenir de son discours que les passages qui nous intéressent plus particulièrement.

« Si pour un instant cette statue s'animait, marchait et parlait, nul ne s'en étonnerait, nos mains serreraient celles du vieux maître, entouré de tout ce qu'il aimait, et lui-même, croyant simplement avoir dormi quelques semaines renouerait le fil interrompu de ces longues conversations que beaucoup d'entre nous ont connues.

« Le fait même de la résurrection ne le surprendrait pas outre mesure ; il se bornerait à analyser scrupuleusement le phénomène et à en noter les circonstances, comme il fit une nuit, qu'ayant travaillé fort tard, il vit la porte de son cabinet de travail barrée par une sorte de fantôme. Il prit tout simplement le signalement du fantôme : « Une sorte de tronc de cône, dit-il, surmonté d'une sphère », tira sa montre pour constater l'heure de l'apparition, et se dirigea pour gagner sa chambre à coucher, vers la porte contre laquelle se tenait l'étrange apparition qu'il dût frôler en passant. Cette belle sérénité scientifique ne l'abandonna même pas lorsque, plus tard, il apprit qu'à l'heure même de sa vision, un de ses amis, qu'il ne savait pas malade, était mort, et lui avait légué sa bibliothèque. »

LES SÉANCES MÉDIUMNIQUES DE GÊNES

(Suite)

La conclusion du rapport du professeur Porro. Une séance extraordinaire relatée par M. Bozzano. Une lettre du professeur Morselli.

Dans le dernier fascicule de la *Revue*, nous avons publié les parties saillantes du rapport du professeur François Porro, de l'Université de Gênes, sur les séances médiumniques qui ont eu lieu dernièrement dans cette ville par l'entremise du « Cercle Minerva ». Nous complétons, à présent, cette publication, en rapportant le passage essentiel des conclusions dont l'auteur a fait suivre l'exposé des faits :

.... Lorsque, il y a onze ans, M. Alexandre Aksakof présentait nettement le dilemme entre « Animisme et Spiritisme », et prouvait dans son admirable ouvrage que l'on ne peut guère diviser les manifestations purement animiques de celles qui font croire à l'existence de certaines entités autonomes, intelligentes et agissantes, personne n'aurait osé espérer qu'au moins le premier terme du dilemme aurait été développé, analysé, exploité de toutes les manières imaginables par ceux que le second terme a le don d'effaroucher.

Qu'est-ce, en effet, que toutes les hypothèses (qu'on appelle avec un peu trop d'aisance des *théories*) imaginées dans les derniers dix ans, pour ramener les phénomènes médiumniques aux proportions de manifestations des facultés latentes de l'*âme* humaine, si ce n'est des formes et des adaptations différentes de l'hypothèse animique, si bernée lorsqu'elle parut dans l'ouvrage d'Aksakof ?

Depuis l'action musculaire inconsciente des expérimenta-

teurs trouvée, il y a un demi-siècle, par Faraday, jusqu'à l'éjection protoplasmique, jusqu'à l'émanation temporaire de membres spéciaux du corps du médium, imaginée par Lodge; depuis la doctrine « psychiatrique » de Lombroso jusqu'à l'hypothèse « psycho-physiologique » d'Ochorowicz ; de l'« extériorisation » admise par de Rochas à l'« exopsychisme » de Morselli; de l'« automatisme » de Pierre Janet au « dédoublement de la personnalité » d'Alfred Binet, ce fut une succession, une superposition d'explications, qui ont toutes le même but : celui d'éliminer l'intervention de personnalités extra-humaines.

Le procédé était logique et conforme aux principes les plus sains de la philosophie scientifique qui nous apprend, ainsi que l'a dit Lodge, « à épuiser les possibilités de tout ce qui est connu, avant de demander un appui à l'inconnu ».

Mais ce principe lui-même — inattaquable en théorie — peut nous conduire à de fâcheux résultats, quand on s'en sert trop longuement, avec obstination, sur un terrain de recherches.

Le professeur Vailati a cité, à ce sujet, une note fort curieuse de Galilée, qui a été dernièrement publiée dans le troisième volume de l'édition nationale de ses œuvres :

« Si l'on réchauffe l'ambre, le diamant ou certaines autres « matières très denses, elles attirent les petits corps légers ; « cela arrive parce qu'en se refroidissant elles attirent l'air, « et celle-ci, en se déplaçant, entraîne les petits corps en « question. »

Voilà donc comment, pour avoir voulu réduire quand même un fait encore inexpliqué aux limites des lois physiques connues à son époque, un observateur et un penseur prudent et positif tel que Galilée commettait une faute énorme.

Si on lui avait dit que, dans cette attraction de l'ambre, se cachaient les germes d'une nouvelle branche de la science et la manifestation la plus élémentaire d'une force : — l'électricité encore ignorée — il aurait probablement répondu qu'il était inutile « d'avoir recours à l'inconnu. »

L'analogie entre l'erreur dans laquelle était tombé le grand physicien et les fautes que commettent les savants d'aujourd'hui peut même se pousser plus loin que ne l'a fait Vailati. Galilée connaissait une forme d'énergie que la physique moderne étudie à côté de l'énergie électrique : le *magnétisme*.

Eh bien, si Galilée, après s'être aperçu qu'en effet l'*explication* qu'il avait donnée au phénomène de l'ambre n'était pas juste, avait pu arrêter son attention sur les analogies entre l'attraction de l'ambre frottée sur les petits corps légers, et celle de l'aimant sur les petits morceaux de fer, il aurait alors assez probablement mis de côté sa première hypothèse et il aurait admis que l'attraction de l'ambre est un phénomène *magnétique*.

Et il se serait trompé encore, puisqu'il s'agit, au contraire, d'un phénomène *électrique*.

N'est-il pas à craindre qu'ils puissent tomber dans une pareille erreur ceux qui, pour éviter à tout prix la nécessité de nouvelles entités, insistent avec une prédilection trop constante sur l'hypothèse animiste, alors même que celle-ci paraît insuffisante à expliquer toutes les manifestations médiumniques ?....

Maintenant, avons-nous, dans les dix séances que nous a données Mme Paladino, *le* fait qui suffit à rendre nécessaire l'hypothèse spirite au détriment de toutes les autres imaginées jusqu'à ce jour ?

A cette question, il n'est pas possible de répondre d'une manière catégorique, puisqu'il n'est, et *il ne sera jamais* possible d'obtenir des preuves scientifiques d'identité de la part des entités qui se manifestent.

J'aurai beau voir, toucher, entendre un fantôme, lui reconnaître l'aspect d'une personne morte que j'ai connue et que le médium n'a jamais entendu nommer, obtenir de cette apparition éphémère les démonstrations les plus remarquables, les plus émouvantes, — rien ne suffira jamais à constituer le fait scientifique irréfragable pour tous, destiné à

rester dans la science à côté de l'expérience de Torricelli, de celle d'Archimède ou de celle de Galvani.

Il sera toujours possible d'imaginer un engin inconnu, dont la force et la matière sont tirées du médium et des assistants et sont combinées de manière à produire les effets en question.

Il sera toujours possible de trouver dans la nécessité de la présence d'un médium pourvu d'aptitudes spéciales, dans la pensée des assistants, dans l'attention de l'attente, les preuves de l'origine *humaine* des faits.

Il sera toujours possible de tirer de l'arsenal, où sont les armes ayant servi contre ces études depuis cinquante ans, quelque argument générique ou spécifique, *ad rem et ad hominem*, sans connaître, ou sans faire montre de connaître, la réfutation de l'argument dont il s'agit...

La question est donc réduite, d'un côté, à un examen individuel des faits dont on a été le témoin, et de ceux que l'on tient de sources autorisées, de façon à créer une conviction personnelle capable de résister même aux impitoyables moqueries des sceptiques; de l'autre côté, à préparer l'opinion publique à admettre, sans trop de défiance, la vérité des faits que des personnes dignes de foi ont observés...

Un expérimentateur éminent, Sidgwick, a déjà dit qu'il *n'existe pas* de fait capable de convaincre *tous*, mais que *chacun* peut, en observant avec calme et avec patience, parvenir à trouver le fait suffisant pour sa conviction personnelle.

Tout ce que je puis dire, c'est que pour moi ce fait existe; il suffit pour cela que je me rapporte aux phénomènes qui me regardent personnellement dans les deux dernières séances...

Outre les séances pour ainsi dire *officielles*, dont a rendu compte le professeur Porro, plusieurs membres du Cercle Minerva tinrent quelques séances privées avec Eusapia Palladino. L'une d'elles présente un tel intérêt, que nous jugeons utile de rapporter en grande partie le récit qu'en a fait l'un de nos collaborateurs,

M. Ernest Bozzano, dont nos lecteurs connaissent l'importante étude sur la « Paramnésie ».

La séance médiumnique dont je vais parler peut être regardée comme l'une des plus importantes que l'on ait jamais obtenues grâce à la médiumnité d'Eusapia Palladino.

Des raisons faciles à comprendre m'empêchent de publier les noms des personnes qui firent partie du groupe; mais la direction de ce journal les connaît fort bien.

Cette séance improvisée eut lieu dans la salle à manger d'une maison privée, sans aucun préparatif.

Voilà comment nous étions disposés autour de la petite table rectangulaire à quatre pieds. Eusapia était assise à l'une des extrémités; j'étais à sa droite; puis venait Mlle R. à l'autre bout; en face du médium se trouvait M. P., qui avait à sa droite M. F. A. et Mme A., les maîtres de la maison. Eusapia se trouvait donc assise entre Mme A. à gauche et moi-même à droite...

Nous baissâmes le gaz, sur la prière de l'agent occulte (qui se manifestait au moyen de coups sur la table); la chambre resta encore suffisamment éclairée par le reflet d'une bougie allumée dans l'antichambre. Cela étant fait, la grande table à manger placée derrière moi se mit à se mouvoir et fut transportée avec grand bruit jusqu'à l'angle extrême de la pièce; L'intention évidente de l'agent occulte était d'obtenir plus d'espace. Presque simultanément, le tapis qui était sur la table à manger en fut enlevé et jeté sur la petite table. Comme la chaleur allait en augmentant, nous exprimâmes le désir que le tapis que reçouvrait nos mains fût retiré.

« John King » ne le permet pas; il affirme qu'il a transporté là le tapis avec intention, dans le but de mieux accumuler et condenser le fluide extériorisé...

Je sens notre table se déplacer vivement vers la gauche, de sorte que je me trouve justement en face de la porte par laquelle la lumière entre. Peu après, une grosse tête se montre, puis disparaît rapidement dans l'espace clair qui est devant

moi, plusieurs fois de suite. Elle s'approche si près de moi, que je puis distinguer nettement le profil du nez qui est aquilin et la barbe en pointe.

Alors les attouchements commencent. M. et Mme A. se sentent serrer la main. Quant aux contacts sur ma personne, ils sont si multipliés qu'il m'est impossible d'en déterminer le nombre.

Je remarque pourtant, que tout en étant favorisé par ces mains fluidiques, aucune d'elles ne m'avait encore honoré d'un serrement de mains, quand, tout à coup, je vois descendre d'en haut deux grosses mains qui saisissent ma main droite et la lèvent au-dessus des leurs. Elles la serrent avec violence et lui impriment une secousse si forte, qu'il y a lieu de craindre qu'elles ne la disloquent. Je cherche à leur opposer de la résistance, espérant pouvoir mesurer la force musculaire de l'agent occulte; mais une secousse des plus violentes, irrésistible, me fait plier le bras et comprendre qu'il est inutile de faire de l'opposition. Les lois les plus élémentaires de la mécanique enseignent qu'un point d'appui est la condition indispensable à la production des forces. Or, ces mains viennent tantôt d'en haut, puis, de mon côté droit, c'est-à-dire du côté opposé au médium, et portent ma main en l'air. Elles étaient donc suspendues et isolées dans l'espace. Où était donc leur point d'appui et comment expliquer un tel phénomène?

De petits coups secs et métalliques, faibles tout d'abord, mais augmentant en force, se font entendre (je cherche à les comprendre, mais en vain); une main me prend délicatement la barbe et en coupe une mèche, pendant qu'une autre main s'était approchée de mon menton. Cette fois-ci je n'ai plus de peine à m'expliquer le phénomène. L'agent occulte est en possession des ciseaux qui étaient dans mon nécessaire. Après cela, John s'avise de passer, avec délicatesse, les mêmes ciseaux sur la figure de M. F. A.; puis il revient à moi et les replace dans la poche où j'avais mon mouchoir.

Alors suit une pause de quelques secondes; on entend s'ouvrir avec bruit le piano qui était placé à une distance de

1 m. 20 derrière le médium et qui se met à jouer d'abord une mélodie, puis s'arrête pour recommencer de nouveau, comme si l'exécutant cherchait à se rappeler un air oublié depuis longtemps. Ce phénomène se continue pendant quelques minutes encore et la main mystérieuse finit brusquement en parcourant toutes les notes du clavier.

Au même instant, on demande de faire l'obscurité complète et M. F. A. se hâte de fermer la porte qui communique avec l'antichambre ; mais une fente de la fenêtre laisse assez de lumière pour me permettre de distinguer nettement le profil de quelqu'un qui est en face de moi. Je n'étais pourtant pas favorablement placé, quand tout à coup la table se mit à parcourir un quart de cercle sur elle-même, nous obligeant à la suivre dans son mouvement de rotation.

Aussitôt après, deux mains puissantes me saisissent par les épaules et me font faire un tour sur moi-même, de sorte que je me trouve ainsi en face de la fenêtre. Je comprends dès lors qu'un phénomène nouveau va se produire ; en effet, je vois apparaître distinctement d'en haut un bras entier qui vient me toucher l'oreille et va frapper ensuite l'épaule de M. F. A. qui était vis-à-vis de moi ; le bras disparaît et une tête d'enfant, au profil bien dessiné, se montre entre F. A. et Mme A. La tête s'incline à plusieurs reprises, s'avance et se retire visiblement à la lumière. Je la distingue assez pour qu'il me soit facile d'y voir onduler une mèche de cheveux.

Malgré ma déclaration formelle, M. F. A. pense que ce doit être la tête de John. Nous interrogeons la table qui répond négativement. Alors Mme A. demande, à son tour, si cette tête ne serait pas celle de son petit frère César, mort à l'âge de trois ans. (John avait, en effet, annoncé au commencement de la séance que le petit frère de Mme A. serait en état de pouvoir se manifester). A cette question, la table répond énergiquement « oui » et au même instant, Mme A. se sent entourer le cou de deux petites mains et une figure d'enfant se presser contre la sienne et elle dit qu'elle sent sur ses

genoux un poids qui lui paraît celui des deux petits pieds d'un enfant. Ainsi que l'on peut voir, nos sensations, en coïncidant, se contrôlent mutuellement, cette fois encore.

Passons à la seconde partie de la séance. — Des attouchements variés se manifestent de nouveau ; on commence à apercevoir de petites flammes et l'on dirait qu'elles sortent de la table ; elles volent tout autour comme des lucioles et s'évanouissent ensuite au-dessus de nos têtes. Peu après, de semblables lumières se montrent sur les mains des assistants ; deux d'entre elles, des plus belles, apparaissent sur ma poitrine, y restent et brillent quelque temps comme des étoiles d'une couleur azurée et verdâtre ; d'autres flammes grosses comme une noisette se forment en grande quantité derrière et au-dessus d'Eusapia ; elles s'élèvent rapidement jusqu'au plafond et voltigent comme des papillons ; ce phénomène n'excéda pas la durée d'une demi-minute.

Bientôt après, nous entendons comme un bruit étrange de verres qui s'entrechoquent dans le buffet ; un coup sec et sonore, à la fois caractéristique et familier, nous annonce que quelqu'un a débouché une bouteille, tandis que M. F. A. nous dit qu'on lui a mis un tire-bouchon dans la main et que nous entendons distinctement le bruit d'un liquide s'échappant d'une bouteille. Il n'y a plus de doute ; c'est du vin qui a été versé dans les verres.

Peu après, je sens qu'un objet rond et solide est pressé contre ma lèvre inférieure et à mon grand étonnement, je vois que c'est un verre de vin. Je préviens aussitôt les autres membre du cercle. Au même instant, je sens que le verre se penche ; mes lèvres sont humectées par le liquide. Malheureusement, un peu à cause de la surprise, un peu par suite de la hâte que j'avais d'avertir aussitôt mes amis de ce qui m'arrivait, j'avalai de travers ; je fus alors saisi d'un accès de toux, et le verre fut retiré. Ma voisine de droite, Mlle R..., demande à John d'avoir l'amabilité de lui en donner à son tour et un autre verre qu'elle vida lui fut soudain offert. Un troisième verre fut versé en outre au voisin de cette dernière,

M. P... avec cette différence qu'après que le liquide lui fût mis aux lèvres, l'agent occulte lui ouvrit la main et y plaça le verre. A peine eût-il vidé le verre qu'une force inconnue le lui arracha de la main et nous l'entendîmes tomber sur le plateau, qui était au fond de la salle.

Pendant que tout ceci se passait, j'eus tout le temps d'observer Eusapia. Non content de lui tenir la main droite, je voulus m'assurer encore que sa main gauche était contrôlée par Mme A... De plus, le plateau sur lequel les verres se trouvaient était à près de deux mètres de distance d'Eusapia, lui ôtant ainsi la possibilité de l'atteindre.

Je ne négligeai aucun moyen de contrôle et j'exerçai sur toutes les personnes composant le cercle une surveillance des plus sévères.

Tout à coup, nous entendons le bruit d'un liquide versé sur les vêtements de quelqu'un. Nous apprenons bientôt que la victime est Eusapia elle-même, que l'agent occulte est en train de faire boire à son tour. Or, à ce qu'il paraît, elle avait, sans y avoir garde, éloigné ses lèvres du verre — ce qui fait que le vin s'était répandu sur sa robe. Mme Palladino, se sentant toute mouillée, commence à crier, à protester ; elle veut à tout prix que l'on fasse la lumière. Nous hésitons d'abord, mais nous finissons par la contenter....

Eusapia s'essuie, se rassoie ; chacun reprend sa place, la séance recommence et l'on refait l'obscurité.

Presque aussitôt, un corps dur se heurte en cadence contre le dessous de la table, et, peu après, une bouteille vide est mise entre les mains de M. F. A. C'est la même bouteille que « John » a vidée en remplissant ses fonctions d'échanson.

A ce moment, il faut que je fasse remarquer la plaisanterie assez spirituelle qui se cache dans tout cet épisode. Quoique les maîtres de la maison l'en eussent prié instamment, « John » ne s'était pas laissé émouvoir et ne leur avait pas donné à boire. Ils les avait négligés, en gardant toutes ses prévenances pour les hôtes de céans. Il avait même largement favorisés ces derniers puisque — au lieu de se servir des petits

verres qui étaient prêts sur le plateau — il avait été plus loin chercher des verres ordinaires. Toutefois, à titre de juste compensation, avait-il eu l'obligeance de laisser aux maîtres de la maison, tout d'abord le bouchon, ensuite la bouteille vide.

En effet, aussitôt que j'eus attiré l'attention de mes amis sur cette farce, voilà que la table commence ses vibrations caractéristiques, dont a déjà parlé M. Porro, dans les articles précédents, et que l'on ne saurait interpréter que comme un éclat de rire.......

... Jusqu'ici, Eusapia s'est maintenue dans un état complet de veille. Elle parle et discute les phénomènes qui se suivent ; et, contrairement à son habitude, elle est restée constamment immobile comme une statue ; ses mains si souvent agitées par des mouvements convulsifs sont comme mortes sur celles de ses voisins. Dans de telles conditions, le contrôle du médium avait été aisé et sûr.

Mais, à ce moment, des bouffées de vent froid commencent à passer dans la chambre ; en même temps, les signes avant-coureurs du sommeil médiumnique se manifestent dans Eusapia ; bientôt la trance devient complète, profonde.

Tout à coup, deux bras énormes me serrent fortement le corps ; mon épaule gauche est pressée contre un torse herculéen, je sens une tête s'approcher de la mienne et son haleine chaude passer sur ma figure ; puis, la tête se tourne et les cheveux qui la couvrent me touchent légèrement à son passage ; la lumière projetée de la fenêtre me permet de distinguer parfaitement le profil. Je m'efforce de tâter avec le coude, seul resté libre, la forme corporelle qui se manifeste ainsi ; c'était celle d'un athlète. Mais il me fut impossible de découvrir de quels vêtements elle était revêtue ; ils me semblaient être faits d'un tissu très fin et, au toucher, j'en sentis la surface inégale. Après m'avoir tenu ainsi embrassé pendant une minute, John se retira.

Les manifestations s'arrêtent pendant quelques instants pour continuer ensuite avec la même intensité.

Je sens à mon front le contact léger d'une main délicate; le même attouchement se renouvelle ensuite à l'épaule gauche, puis à la droite, enfin à la poitrine. Je n'ai pas de peine à comprendre que la main a voulu tracer sur moi le signe de la Croix. Après cela, la main se pose sur mes lèvres et j'y pose avec respect un baiser; je n'ai aucune peine à reconnaître que cette main est celle d'une femme. La même main me touche légèrement la figure et deux bras m'enlacent avec tendresse, tandis que je sens l'haleine chaude de la bouche qui baise la mienne avec amour. Je rendis le baiser avec émotion. Je sens que la forme ainsi matérialisée fait un violent effort pour parler, mais le médium était dans un tel état de fatigue et d'épuisement, qu'il était impossible d'obtenir une matérialisation plus complète. Je suppliai John et l'agent occulte de se faire connaître et à la fin une voix faible mais distincte fit entendre deux mots qui vibrent dans mon cœur comme une révélation d'outre-tombe.

Puis suivit un embrassement plus ardent encore et nos âmes s'unirent dans une étreinte réciproque d'amour. Les autres membres du cercle ont entendu le baiser et les paroles prononcées.

A cinq ou six reprises différentes, la forme revint, sur ma demande, m'embrasser et avant de me quitter, elle prononça distinctement et avec une profonde tristesse ce seul mot : « Adieu ».

Alors suit un silence profond. Mme Palladino, immobile comme une statue, dort profondément à côté de moi.

M. F. A. prie *mentalement* « John » de lui fournir, si c'est possible, des renseignements sur une personne dont il manque de nouvelles depuis longtemps. Voilà que Mlle R. déclare que quelqu'un lui a ôté de la poche une feuille de papier : M. F. A. s'aperçoit en même temps qu'une main lui tire de sa poche son crayon. Bientôt nous entendons distinctement le bruit d'un crayon qui écrit. Sept coups nous ordonnent de faire la lumière. Nous trouvons la feuille de papier sur la table; on n'y lit qu'un seul mot : *Mort.* C'était

la réponse à la question formulée *mentalement* par M. F. A.

Il ne faut pas oublier, à ce propos, que le médium est une femme qui ne sait pas écrire.

Eusapia se réveille. Elle est blême, épuisée de fatigue, très faible. Mais l'air frais de la nuit ne tarde pas à lui rendre des forces; dix heures de sommeil la rétablissent complétement.....

En terminant, je me bornerai à répondre à une question qui sera probablement présente à l'esprit de bien des lecteurs: — A quoi devons-nous attribuer la réussite exceptionnellement favorable de cette séance?

La réponse est aisée: à la concomitance des principaux coefficients psychiques nécessaires au succès des séances médiumniques.

D'abord, nous étions peu nombreux. Ensuite, nous étions parfaitement d'accord, par suite d'expérimentations exécutées régulièrement ensemble. Enfin, le médium se sentait comme attiré par un courant de sympathie vers les membres du groupe...

En forme de corollaire, je ne puis m'empêcher de faire remarquer aux lecteurs une curieuse anomalie psychologique, qui ne se glisse pas uniquement au milieu des rangs d'élite des super-hommes, lesquels, lorsqu'ils n'ont absolument pas autre chose à faire, daignent tourner leur attention sur les recherches psychiques. Cette anomalie se manifeste surtout dans une classe hétérogène de profanes — une classe infiniment nombreuse et qui descend par degrés de l'homme cultivé jusqu'au plus parfait imbécile qu'il soit possible d'imaginer. Voilà, en deux mots, de quoi il s'agit.

Tout super-homme en question, tout profane auquel prend la fantaisie de déraisonner à ce sujet, non seulement se trouve irrésistiblement entraîné à se considérer comme un être muni d'une pénétration d'esprit tout à fait hors ligne, mais en même temps, et avec la même candeur de conviction, il se montre inébranlablement sceptique, chaque fois qu'il est question de l'intelligence des autres. En deux mots, il ne veut absolument

pas reconnaître chez autrui les qualités qu'il s'accorde à lui-même avec tant de prodigalité. La contradiction est patente, mais n'est pas moins réelle. Les savants les plus éminents eux-mêmes ne trouvent pas grâce auprès de lui... « Il nous faut des hommes d'une puissance d'observation bien autrement profonde et scientifique ! » Et en disant cela, tout aussi bien le super-homme que l'imbécile pensent avec complaisance à eux-mêmes.

C'est de cette aberration de raisonnement que tirent leur origine la plupart des jugements inconsidérés, toujours changeants, qu'il nous faut entendre de ceux qui ne connaissent pas le premier mot de ces sciences et qui ont la prétention de poser en maîtres. Les pauvres, qui déclarent vouloir penser en toute circonstance de leur propre tête et qui ne comprennent point que ce droit est la conséquence imprescriptible d'un devoir sacré accompli : celui d'avoir tout d'abord étudié longuement, sans cesse, avec conscience la matière dont on veut parler.

En terminant cette relation, nous serions bien aises de pouvoir satisfaire la curiosité légitime de nombre de nos lecteurs, qui désirent connaître quelle impression ont laissée les séances médiumniques de Gênes sur le professeur HENRY MORSELLI, qui a assisté à une partie d'entre elles.

Malheureusement, l'éminent psychologue ne s'est pas encore ouvert à ce sujet ; il s'est montré fort réservé avec les personnes elles-mêmes qui ont pris part avec lui aux expériences.

Les seules déclarations publiques qu'il a faites à ce sujet sont celles qui lui ont été arrachées par un spirite très connu en Italie ayant publié dans le *Caffaro* de Gênes un article dans lequel il parlait de Morselli de telle façon, que celui-ci a jugé indispensable de répondre par une lettre adressée au directeur du même journal, et de laquelle nous détachons les passages suivants :

.... Je suis libre d'étudier à mon aise le « spiritisme » et les questions qui s'y rattachent ; je suis libre de demander de faire partie d'un Cercle (1) composé de personnes absolument

(1) Le « Circolo Scientifico Minerva ». — *N. de la R.*

dignes et respectables, qui se proposaient sans passion et sans idées préconçues, ni spirites ni anti-spirites, d'observer les phénomènes médianimiques de Mme Palladino ; je suis libre de rechercher, chaque fois que l'occasion s'en présentera, les faits qui peuvent m'aider à me former une opinion ; en dernier lieu, j'ai le droit, comme tout autre, de manifester mon avis quand il me plait et de la manière que je veux, dans la forme que je préfère, avec la tournure que j'estimerai nécessaire pour prouver qu'elle est fondée, réfléchie et consciencieuse....

Or, il n'y a personne en Italie, parmi ceux qui étudient la question spirite, qui ignore quelle est ma situation actuelle vis-à-vis du spiritisme : je l'ai déclaré ouvertement, longuement, dans une lettre au comte Baudi de Vesme, parue dans la *Revue des Etudes Psychiques* de septembre 1900.... Tous savent que, depuis des années et des années, j'admets l'*authenticité* de plusieurs phénomènes « médiumniques », tandis que je conteste uniquement leur *explication* « spirite »....

Un savant véritable sait bien que, surtout en des questions aussi ardues et aussi compliquées que le sont la « médiumnité » d'Eusapia Palladino et le caractère des phénomènes *réels* ou *apparents* qu'elle produit, l'on ne peut pas nier ou affirmer avec légèreté et sans un examen profond.

Or, jusqu'à ce que je n'aie pas vu, touché, entendu, je me suis tenu de côté ; je n'ai jamais énoncé avec témérité des jugements et des formules dogmatiques, en dehors de cette opinion modeste et modérée : — que les phénomènes médiumniques sont certainement *réels*, au moins la plupart d'entre eux (il y en a qui sont de nature hallucinatoire, d'autres qui appartiennent à un ordre de phénomènes tout à fait différent, sans compter les fraudes) ; mais l'explication qu'en donne le spiritisme, c'est-à-dire l'existence des âmes désincarnées, n'est pas acceptable, à mon avis, parce qu'il y en a de *plus scientifiques* ; c'est-à-dire — pour rester dans mon positivisme incorrigible — de *plus vraisemblables*.

Et aujourd'hui, après avoir assisté à quatre séances de

Mme Palladino, après avoir examiné sérieusement et froidement les phénomènes qu'elle a produits devant mes sens, je déclare que je ne me trouve point encore sur « le chemin de Damas », et que je m'éloigne même chaque jour davantage du « spiritisme ». Cela n'empêche pas que, si j'avais un jour des solides raisons pour changer d'avis, je le ferai avec toute la sincérité et toute l'honnêteté scientifique dont je suis capable : — vingt-neuf ans de travail continuel et d'étude sont là pour prouver que je n'y manquerais point.

Pour le moment, je ne puis dire — et l'on ne peut pas prétendre que je dise — quel sera le chemin que je prendrai ; il faut tout au moins attendre que les séances avec Mme Palladino soient terminées et que j'aie bien songé, comme il convient, à l'argument ardu dont il est question....

Les dernières séances avec Eusapia Palladino, qui ont été les plus importantes, ont-elles fait se raviser le professeur Morselli au sujet de l'origine des mystérieux phénomènes qui nous occupent?

C'est ce que nous ignorons encore. Nous ajouterons même que nous n'avons pas excessivement hâte de le savoir. Nous sommes convaincus que tout le temps qu'il destinera à l'examen expérimental et logique des phénomènes médiumniques rapprochera davantage de la vérité le jugement qu'il donnera à ce sujet. C'est tout ce que nous devons désirer.

Un cas d'« identité spirite »

«En 1884, à Marseille, pendant l'épidémie cholérique, j'assistai, à ses derniers moments, une de mes parentes qui fut emportée dans l'espace de quelques heures, par le terrible fléau.

Avant de mourir, alors qu'elle ne pouvait déjà plus parler, elle voulait me faire une communication qu'elle jugeait importante. Je comprenais cela par les gestes désespérés qu'elle faisait; enfin réunissant tous ses efforts, elle articula deux fois le mot « glace », « glace », en me désignant, avec sa main droite, celle qui ornait la cheminée de sa chambre et placée en face de son lit.

Madame J... mourut quelques instants après.

Son mari, marin, était en mer à ce moment; il naviguait sur le *Gyptis*, de la Cie Fraissinet.

Quelques jours après, pris moi-même par la maladie, je quittai Marseille pour rentrer chez moi.

J'écrivis à M. J..., n'ayant pu l'attendre et lui dire de vive voix ce que m'avait confié sa femme mourante.

M. J..., sachant que la morte avait la manie de cacher de l'argent un peu partout, n'hésita pas à enlever le fond de la glace en question, pour s'assurer si quelque chose y était caché.

Son examen fut tout à fait négatif et il m'écrivit l'insuccès de ses recherches.

Quinze mois environ après, assistant à une séance de spiritisme chez M. Décius Déo, honorablement connu à Avignon, — c'est chez lui que M. Léon Denis fut initié à la

nouvelle science, — Mme Décius, médium remarquable, étant entrancée, m'interpella, m'appelant par mon prénom, qu'elle ne connaissait certainement pas :

— Lucien !.. je viens te dire ce que je n'ai pu te faire connaître avant ma mort.

— Qui êtes vous ? (J'avais vu mourir un si grand nombre de personnes, l'année précédente, que je n'avais nullement l'intuition de l'esprit qui se manifestait à ce moment.)

— Je suis Mme J...

Alors, par la bouche de Mme Décius Déo endormie, l'esprit de Mme J... me dit ce qui suit : « J'avais, peu de temps avant de mourir, placé une obligation de 500 francs de la Cie Fraissinet entre le verre et le fond du miroir qui est au-dessus de la baignoire, dans la cuisine. Mon mari va incessamment déménager, pour prendre un appartement plus petit et il vendra une foule d'objets, la baignoire et le miroir entre autres ; il faut donc l'informer immédiatement ».

Cette communication nous surprit tous profondément — nous étions une dizaine de personnes présentes. — Elle paraissait si authentique que je n'hésitai pas une minute : j'écrivis à M. J... tous les détails donnés.

Une quinzaine de jours après, je reçus sa réponse.

M. J..., à son arrivée à Marseille, trouva ma lettre, fit les recherches nécessaires et trouva l'obligation de 500 fr. à l'endroit indiqué.

Quelle explication donner de ce remarquable phénomène ?

On ne peut ici faire intervenir la suggestion mentale, puisque le médium, comme moi, nous ignorions absolument la chose.

Reste la clairvoyance du médium, mais Mme Décius Déo n'a jamais présenté de phénomènes de lucidité somnambulique ; elle était, au contraire, médium à incorporation, comme on dit, et non somnambule.

D'ailleurs, dans d'autres circonstances, elle avait donné aussi des preuves d'identité d'esprits.

Nous avions donc eu, ce soir-là, une preuve patente de la survivance de l'âme à la matière, de la conservation du Moi conscient, en un mot, un cas d'identité indéniable. »[1]

Dr Moutin.

(De la Revue Morale et Scientifique du Spiritisme)

(1) Nous regrettons que ce récit ne soit pas suivi des signatures des différentes personnes qui auraient pu attester de son exactitude. Sans doute, il est permis de supposer que M. le Dr Moutin n'a pas attribué un rôle fantaisiste à Mme Décius Déo et autres personnes mêlées à cet événement. Mais, dans des cas pareils, les certificats des témoins ajoutent toujours de l'autorité au récit.

N. de la R.

Objet retrouvé grâce à un rêve.

Le fait suivant est rapporté par le *Journal of the Society for psychical research* de février dernier.

« Mme Jeannie Lang Blaikie avait fait l'acquisition, en avril 1892, d'une croix de bon vieil or et très artistique, qu'elle porta pour la première fois un soir qu'elle allait au théâtre. Rentrée du théâtre, elle constata que sa croix avait disparu et elle se coucha très affectée de cette perte. Elle s'endormit et rêva qu'elle perdait sa croix, puis le rêve changea et elle pensa se trouver dans le salon de la maison qu'elle habitait alors et regarder par la fenêtre placée au-dessus de l'entrée principale ; dans son rêve, toujours, elle vit dans la rigole, immédiatement devant la porte, la croix en or, courut dans la rue et ramassa sa croix.

« Dans la matinée, elle avait oublié son rêve, mais l'après-midi en prenant le thé avec son hôtesse dans le salon, celle-ci parla de la croix et exprima le doute que jamais elle serait retrouvée. Il n'en fallut pas plus pour rappeler son rêve à Mme Blaikie. Elle le raconta, disant : « J'allai à la fenêtre, regardai dehors et vis la croix dans la rigole, tout contre la bordure. » L'hôtesse rit de bon cœur ; elles allèrent toutes deux à la fenêtre, la croix était bel et bien dans la rigole, réflétant un rayon de soleil. »

Ainsi que le fait justement remarquer le *Journal of the S. P. R.*, il s'agit là d'un fait subliminal ; au moment de la perte, la conscience subliminale enregistra la chose et la rappela à la conscience normale dans un rêve. Frédéric Myers a rapporté plusieurs faits similaires dans son Essai sur la Conscience Subliminale.

AU MILIEU DES LIVRES ET DES REVUES

Entre le Pr Flournoy et les spirites de Genève

Voilà bientôt deux ans que M. Th. Flournoy, de l'Université de Genève, a publié son livre : *Des Indes à la planète Mars,* que les spirites et les anti-spirites sont tombés d'accord à proclamer l'un des plus intéressants ouvrages parus en ces derniers temps. C'est que, pendant qu'il dénonçait la légèreté d'examen qui est propre à la plupart des spirites, il s'attachait lui-même à étudier un cas assez intéressant de soi-disant « médiumnité intellectuelle » avec une endurance et une ampleur qui flattèrent les amis des sciences psychiques sur lesquelles M. Flournoy attirait fort utilement l'attention publique.

Dernièrement, cette affaire a eu une suite. La Société d'Etudes psychiques de Genève, qui est plutôt une association spirite de nuance kardéciste, a publié une brochure de 222 pages intitulée : *Autour « des Indes à la planète Mars »* (1), un titre dont la structure grammaticale n'a pas encore été prévue dans les circulaires de M. Leygues, ainsi que le remarque justement M. Flournoy, mais qui, en somme, exprime assez bien le sujet de l'ouvrage. Cette publication ne porte pas d'indication de nom d'auteur, mais je suppose qu'elle a été rédigée surtout par M. Daniel Metzger, président de la Société.

Or, voilà que M. Flournoy répond à ses critiques par un article publié par la *Semaine littéraire* de Genève (2).

Ces deux dernières publications répondent-elles à quelque besoin profondément senti ?

(1) Georg et Cie, éditeurs, Bâle et Genève; Paris, Librairie spirite.
(2) 1er et 8 juin 1901.

Pour ma part, je ne le crois pas. Elles se fondent, en très grande partie, sur un malentendu ; et je ne cache pas que la faute en est surtout au professeur Flournoy, lequel, du reste, y a persévéré jusqu'à bout, ainsi qu'on le verra.

Après avoir examiné sous tous les rapports le cas de Mlle Hélène Smith, dans son admirable ouvrage, M. Flournoy ne peut s'empêcher d'en tirer quelques conclusions défavorables au spiritisme.

C'est son tort. Il n'aurait pas dû toucher à cette corde-là, puisque son livre peut passer comme une grande leçon de prudence donnée aux spirites, mais pas du tout comme une attaque contre le spiritisme.

M. Flournoy lui-même le reconnaît, puisqu'il dit : « De ce qu'une plante qu'on croyait potagère n'est qu'une mauvaise herbe, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait que cela dans le reste du champ. De ce qu'un corbeau qui semblait blanc de loin se trouve noir quand on s'approche, on ne saurait inférer qu'il n'existe pas de corbeaux blancs. Le raisonnement est inattaquable. »

Malgré cela, M. Flournoy a éprouvé le besoin de dire qu'il déteste le spiritisme et d'en laisser comprendre une des principales raisons subconscientes, sinon conscientes : il est très attaché à la religion calviniste, ce qu'il a courageusement déclaré aussi au Congrès de psychologie de Paris, où la plupart des savants qui entendaient sa parole pleine de mépris pour les théories spirites n'ont certainement pas manqué de songer à l'apologue évangélique de la paille et de la poutre.

M. Flournoy lui-même a fort bien défini cet état d'âme :

« Les hommes les plus positifs sont un paquet d'affections et de préférence, pour ne pas dire de préjugés. Derrière le laboratoire officiel, ils cultivent, en secret, un petit jardin privé, tout rempli d'un tas de drôles de végétations métaphysiques ; ils caressent *in petto* des vues sur les choses, le monde, la vie, bref, une Weltanschauung que la science, par essence, ne saurait justifier. Et alors, ce qui cadre avec leurs idées de derrière la tête, héritées ou acquises, ce qui ferait bien dans leurs plates-bandes réservées, ils l'ac-

cueillent facilement et n'y voient rien que de très plausible, encore que non démontré ; tandis qu'à tout ce qui ne trouve pas en eux une place déjà préparée, ils battent froid et opposent d'emblée une fin absolue de non-recevoir avec de grands airs de bon sens offensé (1). »

Les attaques que M. Flournoy a tournées assez mal à propos contre le spiritisme lui ont valu la critique de la *Société des études psychiques* de Genève, à laquelle il a jugé à propos de répondre à son tour. Et là encore, M. Flournoy a éprouvé le besoin d'élargir le terrain de la lutte, qui aurait tant gagné à rester bien circonscrit.

Tout d'abord il demande à l'auteur d'*Autour*... « la permission de l'appeler tout court « les spirites », puisque sa personnalité disparaît derrière la Société (spirite) d'Études Psychiques, etc. »

En tout cas, les membres de Société génevoise ne sont pas « les spirites », mais tout simplement « des spirites ».

Parmi « les spirites », il y en a au moins une moitié (les anglo-saxons) qui ne croiraient pas aux romans hindou, régal, etc., de Mlle H. Smith, parce qu'ils n'admettent pas la théorie kardéciste de la Réincarnation.

Mais il y en a sans doute bien d'autres encore qui ne croient pas aux susdits romans pour des motifs qui n'ont rien à voir avec la Réincarnation.

M. Flournoy écrit :

« La méthode de raisonner des Spirites — telle qu'elle éclate dans leur manière d'interpréter soit le cas de Mlle S., soit les autres cas cités en passant dans *Autour*... — paraît pouvoir se résumer en ces deux principes :

1. Toutes les fois que l'explication naturelle et normale d'un phénomène semblera un peu difficile et ne sera pas encore trouvée, on admettra que ce phénomène est dû à une cause supranormale.

2. Il n'y a pas d'autres causes supranormales que l'intervention des Esprits, d'où résulte que tout phénomène supranormal, c'est-

---

(1) *Des Indes à la Planète Mars*, par Th. Flournoy, p. 347.

à-dire difficilement explicable, doit être considéré comme une preuve du spiritisme....

Il se peut que beaucoup de Spirites, pris individuellement, repoussent ces principes ou refusent de les reconnaître sous cette forme brutale ; mais ce que nous prétendons, c'est qu'ils dominent et inspirent tacitement toutes les discussions d'*Autour*... portant sur des faits concrets, comme chacun peut s'en assurer avec un peu d'attention.

D'autre part, la façon de raisonner des psychologues, sur les mêmes faits, peut se condenser dans les deux principes suivants :

1. On n'invoquera une cause supranormale pour expliquer un phénomène, que lorsqu'il sera bien et dûment établi que ce phénomène n'est dû à aucune cause normale.

2. L'intervention des désincarnés n'est qu'une des formes concevables du supranormal ; il y en a beaucoup d'autres également possibles (télépathie, clairvoyance, forces encore mal connues de l'organisme, mémoire cosmique, etc.), en sorte que dans chaque cas particulier un examen spécial est nécessaire pour décider si un fait, supposé admis comme supranormal, parle vraiment en faveur du spiritisme.

Entre ces deux manières de raisonner, il ne nous appartient pas de dire laquelle est la meilleure, puisqu'on ne peut être à la fois juge et partie.

Or, puisque M. Flournoy veut bien reconnaître qu'il se peut que *beaucoup* de spirites, pris individuellement, repoussent les principes qu'il attribue aux autres, pourquoi parle-t-il, dans ses critiques, des « spirites » en général ?

M. Flournoy sait fort bien que « la façon de raisonner des psychologues », dont il fait justement l'éloge, était en honneur — bien auparavant qu'il ne fît paraître son livre — chez la *Society for Psychical Research*. On peut même ajouter que c'est elle qui l'a introduite d'une manière précise et définitive dans les sciences psychiques.

Eh bien ! cette méthode n'a pas empêché cet éminent psychologue qu'est William James d'accepter l'hypothèse spirite comme fort probable dans le cas de M[me] E. Piper et dans d'autres encore.

Cette méthode n'a pas empêché cet autre éminent psychologue qu'était H. Sidgwick d'être du même avis, ainsi qu'il résulte clairement de ce qu'a écrit de lui M. F. Myers et que nous avons dernièrement publié dans cette *Revue*.

M. Myers lui-même nous a raconté comment, après avoir tiré bien des satisfactions de la foi chrétienne, quand il dut reconnaître que cette croyance ne reposait point sur des preuves suffisantes, à elles seules, pour justifier la conviction, il demanda la lumière aux études psychiques, et il la trouva, — quoique ses recherches sur ce terrain eussent été entreprises « avec du dégoût et du mépris » — précisément comme vous, M. Flournoy.

Ne nous laissons pas entraîner à généraliser, s'il vous plaît ! Que diriez-vous si j'écrivais que « la façon de raisonner des psychologues », bien loin d'être telle que vous la définissez, est celle de repousser les phénomènes supernormaux sans même consentir à les examiner? Vous protesteriez sans doute, et pourtant vous savez que c'est bien cela, à quelques exceptions près.

Quant à la brochure *Autour des Indes*, etc., elle renferme bien de bonnes et belles choses, d'un caractère général. Quelquefois, la polémique y est assez vertement menée. Voyez plutôt :

« L'écriture de Marie-Antoinette, incarnée en Mlle Smith, diffère-t-elle de celle de Marie-Antoinette, reine de France ? c'est la preuve que la première n'est qu'un vain simulacre, une personnalité secondaire de Mlle Smith. L'écriture obtenue, au contraire, ressemble-t-elle à celle du personnage qui s'en prétend l'auteur — tels les cas du syndic Chaumontet et du curé Brunier — ? cela est sans conséquence. Car, remarque M. Flournoy, « pourquoi et « comment les défunts, revenant au bout d'un demi-siècle signer « par la main d'une autre personne en chair et en os, auraient-ils « la même écriture que de leur vivant ? » Et l'on continue ainsi. »

Malheureusement, cette publication ne suffit absolument pas à éclaircir la question importante, savoir : si parmi les

phénomènes psychiques que présente Mlle Smith il y en a dont le caractère spirite soit indéniable. Cette question ne fait même aucun pas en avant. Beaucoup de faits paraissent si insoutenables, sous le rapport spirite, que M. Metzger lui-même y renonce, en faisant la part du feu; pour quelques autres on en est réduit à répéter la fameuse similitude de M. Flournoy, « l'hypothèse spirite et l'hypothèse cryptomnésique subsistent l'une en face de l'autre, immobiles comme deux chiens de faïence se faisant les gros yeux. »

Ce qui reste de tout cela, pour le moment, c'est un voyage féerique et très instructif dans les régions souterraines de la subconscience. N'élargissons pas la question. Ça ne profiterait ni aux uns ni aux autres (1).

Archives de Psychologie de la Suisse Romande, publiées par Th. FLOURNOY, Prof. extr., et Ed. CLAPARÈDE, Privat-Docent à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève. (Chez Ch. Eggimann, Genève, et F. Alcan, Paris).

Le premier fascicule de cette Revue a paru au mois de Juillet dernier. Sans avoir la prétention de porter un jugement sûr le mérite scientifique de cette nouvelle publication, nous y remar-

---

(1) Nous nous garderons bien de discuter la partie philosophique et théologique de la brochure de la Société d'Etudes Psychiques de Genève. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'en rapporter cet extraordinaire passage :

« Voyez plutôt les protestants. Ils ont bien pu dans l'ardeur de la lutte, et par crainte du lendemain, se montrer infidèles à ce qui constituait leur principale raison d'être : la liberté de conscience. Ils devaient revenir de cette erreur et, de fait, ils en sont revenus et en reviennent tous les jours. Les catholiques, eux, ne regrettent pas le viol des consciences dans le passé. Ce viol, à leurs yeux, est un droit, mieux un devoir, le premier des devoirs. Aussi sont-ils tout prêts à refaire ce qu'ils ont fait. »

Ce qui veut dire que, si Calvin ne serait plus disposé à faire griller Michel Servet sur la grande place de Genève, tout bon catholique se sent en devoir de renouveler, aussitôt que l'occasion s'en présentera, la Saint-Barthélemy. On croirait rêver en lisant de pareilles choses, écrites en pleine bonne foi. C. V.

quons avec sympathie un caractère moins aride, moins lourd qu'on ne le rencontre dans la plupart des publications similaires. On voit bien que M. Flournoy y a apporté le talent génial de littérateur qui double ses aptitudes de savant. Ceux qui s'occupent des « sciences psychiques » y rencontreront sans doute des choses fort intéressantes. En effet, sur cinq articles contenus dans la première livraison, l'on en trouve deux qui ont trait directement au « psychisme ».

D'abord : « Le cas de Charles Bonnet, hallucinations visuelles chez un vieillard opéré de la cataracte », par Th. Flournoy. Il s'agit de M. Charles Lullin de Confignon, syndic de Genève vers la moitié du XVIIIe siècle, dont le grand naturaliste Charles Bonnet avait parlé brièvement déjà, et dont M. Flournoy publie à présent le récit inédit, que M. Lullin dicta lui-même pour rendre compte des curieux phénomènes hallucinatoires qu'il subissait, sans pourtant en être dupe, grâce à la parfaite lucidité de son jugement.

M. Lullin, « en pleine veille et indépendamment de toute impression du dehors, apercevait de temps en temps devant lui des figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de voitures, de bâtiments, etc. Il voyait ces figures se donner différents mouvements : s'approcher, s'éloigner, fuir, diminuer et augmenter de grandeur ; paraître, disparaître, reparaître ; il voyait les bâtiments s'élever sous ses yeux et lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction extérieure. Les tapisseries de ses appartements lui paraissaient se changer tout à coup en tapisseries d'un autre goût et plus riches. D'autres fois, il voyait les tapisseries se couvrir de tableaux qui représentaient différents paysages, etc. etc.

« Mais, ce qu'il est très important de remarquer, c'est que ce vieillard ne prend point, comme les visionnaires, ses visions pour des réalités : il sait juger sainement de toutes ces apparitions et redresser toujours ses premiers jugements. Ces visions ne sont pour lui que ce qu'elles sont en effet, et sa raison s'en amuse. Il ignore d'un moment à l'autre qu'elle vision s'offrira à lui : son cerveau est un théâtre dont les machines exécutent des scènes qui surprennent d'autant plus le spectateur qu'il ne les a point prévues. »

Malgré cette conscience du caractère hallucinatoire des visions

il n'est pas possible de ne pas apercevoir immédiatement l'analogie existant entre elles et les « visions dans le miroir », voire même dans les rêves, puisqu'il nous arrive assez souvent de rêver en sachant que nous rêvons ; alors, lorsque nous éprouvons une impression pénible de peur, de douleur, etc., nous tâchons de nous faire courage, en nous disant qu'il ne s'agit que d'un rêve : — mais, en attendant, nous continuons à sommeiller et à rêver. Il nous est même arrivé de craindre qu'on vienne nous éveiller au milieu d'un rêve délicieux.

Nous aurons occasion de parler plus tard d'un article de Mlle Kama Fairbanks, que nous trouvons dans le même fascicule.

PASQUALE TURIELLO : « **Uno sguardo al Secolo XIX.** (1) » — Ce mémoire a été lu à l'Académie Royale des Sciences Morales et Politiques de la Société Royale de Naples par l'un de ses membres, le professeur Pascal Turiello. L'auteur examine avec beaucoup de perspicacité l'évolution philosophique, politique et sociale des idées dans le siècle qui vient de finir. En lisant ce livre, quel que soit le parti auquel on appartient, on ne peut s'empêcher de penser : « Voilà un homme qui a le sentiment juste des choses, qui ne s'emballe pas, qui voit en tout le pour et le contre ».

Quant à nous, nous ne devons signaler cet ouvrage qu'à cause de son dernier chapitre, intitulé : *Spiritualisme et matérialisme dans la vie du siècle passé.*

Après avoir rappelé comment Chateaubriand avait espéré que le XIXe siècle verrait la renaissance de la foi catholique dans le monde — illusion qu'il ne tarda guère à perdre, ainsi qu'il le laisse lui-même entendre dans ses *Mémoires*, — M. Turiello nous montre le progrès du matérialisme, et en même temps, de la lutte pour la vie.

« Toutefois », continue notre auteur, « en 1848 s'était ouvert un nouvel horizon moral et civil à Rochester, près de la plus grande ville américaine; on y avait constaté les premiers phénomènes médiumniques; bientôt le « Spiritualisme Moderne », ainsi que l'appellent les anglo-saxons, se propagea en Amérique

(1) Naples, Imprimerie de l'Université, 1901.

parmi des millions d'hommes et ne tarda pas à être fort connu aussi en Europe... »

Plus loin, M. Turiello revient sur cet argument :

« Pendant que la Papauté s'abîmait de plus en plus, et le socialisme matérialiste commençait à déchoir, ou à prendre dans les populations bien moins qu'auparavant, voilà qu'en les dernières années du siècle se multipliaient de tous côtés, dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde, les expériences et les réveils spiritualistes, d'abord des individus, ensuite des foules entières, qui expérimentent et qui croyent.

« Je ne referai point ici l'histoire de ce grand mouvement qui est aussi religieux et consolateur; grâce à lui des millions d'hommes appartenant à la race la plus remuante de la terre, se sentent comme en contact et en rapport continuel avec un monde spirituel, individuel et actif... Même en Italie, en dehors des questions politiques et des affaires privées, je n'entends causer d'aucune autre chose autant que de ces expériences, bien ou mal faites. »

Après avoir parlé de quelques-uns des principaux ouvrages se rapportant à ce sujet, et surtout de l'œuvre de Frédéric Myers, M. Turiello conclut en disant :

« De la sorte, non seulement les Etats et les peuples ne se sont jamais heurtés autant qu'à présent, dans la vie, dans la lutte pour la prépondérance politique et économique, mais en même temps, une remarquable partie de l'humanité vivante s'est aperçue de contacts nouveaux — des contacts qui n'irritent pas, mais qui encouragent — et d'une atmosphère spirituelle qui l'a enveloppée, qui s'est fait sentir par elle bien plus fortement et bien plus de près qu'auparavant. »

Il est bon de constater qu'en passant en revue les différentes manifestations philosophiques et sociales du siècle qui vient de disparaître, M. Turiello n'a pas négligé un mouvement d'idées qui aura probablement une importance exceptionnelle dans l'histoire de l'humanité.

« **Taglione,** » par F. Abignente. — (Padoue, Salmin frères éditeurs, 4 fr.)

Ce que j'ai toujours admiré davantage dans Philippe Abignente de Frassello c'est sa franchise et son courage. Lui, brillant offi-

cier de cavalerie dans l'armée italienne, vivant dans un entourage où domine plutôt le respect silencieux de la discipline que l'indépendance des idées, il a su rester un militaire modèle, un parfait gentilhomme, tout en se dépouillant des préjugés surannés de sa caste. Et lorsqu'il est convaincu d'une vérité, il ne juge pas suffisant de la cacher au fond de son cœur; il ressent le devoir de la proclamer, de la propager.

C'est ainsi qu'il a écrit la brochure contre le duel, qui a fait tant de bruit et qui — étrange contradiction des choses humaines — lui a valu un duel. Ce que Tolstoy n'aurait pas approuvé, mais que tous les hommes qui se font une idée positive de ce monde comprendront et excuseront.

Profondément persuadé de la vérité du spiritisme, il publia tout d'abord le livre : *Foi et Raison*, qui est un exposé clair et bien fait des théories spirites. Il s'adonna ensuite à des recherches sur *le Spiritisme dans la littérature*, et il écrivit lui-même, à côté de quelques ouvrages pour les soldats, des romans dont le fond a trait aux phénomènes, mais surtout aux doctrines philosophiques, du spiritisme.

« *Taglione* » touche surtout à la théorie kardéciste de la « Réincarnation » ; le capitaine Abignente n'a pourtant pas trop de hâte de donner une solution précipitée au problème qu'il nous présente et qui demeure impénétrable même après que l'auteur a écrit au bout de son ouvrage le mot : *Fin*.

Le roman est précédé par une intéressante préface de ce brillant écrivain qu'est Frédéric Verdinois.

« Un mystère, » dit-il, « plane sur tout le roman, depuis la première jusqu'à la dernière page, de telle sorte que le lecteur est dominé par une vive curiosité qui augmente l'intérêt du drame et qui donne aux personnages et aux évènements une nuance de fantastique qui ne nuit aucunement aux caractères sensibles et logiques qui sont le propre de la vérité... On comprend tout de suite la valeur de ce livre, comme l'on devine tout d'abord l'honnêteté de celui qu'il l'a écrit. »

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

L'ENQUÊTE DE M. JULES BOIS

« L'Au-delà et les forces inconnues »

M. Jules Bois, le brillant auteur des *Petites Religions de Paris*, publie, depuis la moitié de juillet dernier, dans le *Matin*, sous le titre général de *L'Au-delà et les forces inconnues*, une série d'articles qui constituent une espèce d'enquête sur les différentes Ecoles s'occupant des phénomènes supernormaux. C'est un travail agréablement écrit, quelque peu superficiel — ce qui ne doit pas étonner dans une étude destinée à des milliers de lecteurs profanes à ces questions ; l'auteur s'occupe plutôt de nous peindre les prosélytes de chaque doctrine que d'approfondir les doctrines elles-mêmes. Mais enfin, M. J. Bois parle sans parti pris, sans morgue doctorale, et surtout sans tomber dans des inexactitudes à tout bout de champ, ainsi qu'il arrive à la plupart des petits et des gros bonnets de la science lorsqu'ils s'avisent d'aborder ce sujet. Et comme la grande diffusion du *Matin* contribue à donner à cette publication une certaine importance, nous croyons utile d'en faire connaître à nos lecteurs les parties qui peuvent les intéresser davantage.

M. Jules Bois débute en rapportant le toast — j'allais dire le discours — prononcé par le Dr Edgar Bérillon au dernier banquet de la Société d'hypnologie, en complimentant M. J. Bois lui-même au sujet de l'enquête qu'il devait publier dans le *Matin*. Les idées de M. Bérillon sur les phénomènes en question sont connues par le lecteur, grâce à un article qui précède ; dans ce toast, elles sont exprimées de la façon la plus insolente, puisque nous y trouvons traités d'*aventuriers imaginatifs*, d'*empoisonneurs*, de *marchands de*

produits frelatés, ceux qui se sont donné la peine de constater certains faits ; mais sans toutes les absurdités qui enjolivent les déclarations faites au collaborateur de la *Liberté*, et à cause desquelles M. J. Bois lui-même prend à partie notre hypnologue d'une manière assez raide, malgré l'habileté qu'il emploie à dorer la pilule. Il remarque surtout que M. Bérillon se montre d'un *simplicisme* étonnant.

En tout cas, Jules Bois reconnaît que « même en cette assemblée de praticiens et de scientistes, le Dr Bérillon n'arriva pas à réunir tous les suffrages. »

Un médecin se leva et répondit que, pour sa part, il croyait à la suggestion mentale pour l'avoir appliquée souvent à ses malades.

« — J'ai même — avoua-t-il — une fois bien embarassé ma femme en obligeant par la pensée un de mes *sujets* à venir déjeuner avec nous. Quand le *sujet* arriva, j'avais moi-même oublié cette invitation transaérienne et ma femme me dit : « Tu n'en fais jamais d'autres, tu invites les gens sans le dire ni à eux ni à moi ! »

Le docteur Magnin, à son tour, ajouta en ne plaisantant qu'à demi :

« — Je crois qu'il y a bien des forces que nous ne connaissons pas. Ainsi tenez, étant tout jeune homme, j'ai vu Emile Augier, qui avait pourtant de la corpulence, emporté par une table sur laquelle il s'était assis et qui tournait avec la violence d'une toupie, alors qu'une jeune fille, faible et malade, seule y posait le bout des doigts. »

Le docteur Baraduc affirma avec autorité que beaucoup de médiums, se croyant inspirés par les *esprits*, étaient les victimes des suggestions mentales de leurs consultants.

« — Ce sont, dit-il, les vrais liseurs de pensées. A l'un d'eux, je demandai à quel prix serait vendu un tableau que je désirais avoir. Je pensais 500 francs, le médium répondit : « 500 francs ». Puis, je pensais 5.000 francs, et le médium dit : « 5.000 francs ». Je le conduisis ainsi docilement jusqu'à 500.000 francs. »

M. J. Bois, invité par ses convives à dire comment il comptait mener son enquête, débuta en disant :

« Il est évident que les corps scientifiques ne sauraient être con-

fondus avec les groupes d'amateurs souvent trop crédules et n'ayant guère pris les précautions indispensables contre la tricherie et l'illusion. Néanmoins, les hypnotiseurs que vous êtes, messieurs, n'ont pas oublié comme le disait M. Charles Richet, que l'hypnotisme fut longtemps décrié et ridicule avant d'être admis par tous. De même, il se pourrait que les autres sciences psychiques, telles que la télépathie, la suggestion à distance, les phénomènes du spiritisme, aujourd'hui sévèrement soupconnés, viennent, partiellement du moins, à entrer peu à peu dans le domaine des vérités acquises. Alors, les rieurs et les réprobateurs seront les premiers attrapés.

« Je ferai donc appel à ces *insensés* et à ces *malfaiteurs* dont il a été parlé plus haut; à ceux, du moins, des occulistes, des spirites, des théosophes qui, je le sais, sont des cœurs sincères et des intelligences amoureuses de la réalité. « Il y a des parcelles d'or, « disait Leibnitz, dans ce fumier de la scolastique. » Il y a aussi, dans la besace du sorcier et dans les pratiques du nécroman, les éléments d'une science nouvelle.... »

Le second article de M. J. Bois porte le sous-titre de : *Un village spirite.* C'est de Poulseur qu'il s'agit.

Il existe en Belgique, ou mieux en Wallonie, tout près de Liège, un village d'ouvriers carriers qui est en grande partie spirite. Ces travailleurs, qui ont échappé à la tutelle de l'Eglise, n'ont pu se contenter de la libre-pensée et de l'athéisme pur et simple, et ils ont reconstitué, au début de notre vingtième siècle, ce culte des morts qui fut, d'après Fustel de Coulange, l'auteur de la *Cité antique*, la première religion de l'humanité.

Dimanche, étant à Liège, je fus rendre visite au citoyen Foccroule, directeur du *Messager*, journal spirite. C'est un brave homme, sans prétentions, qui a été et est encore, malgré son âge, un excellent mécanicien. Il gagne sa vie avec ses mains et il ne rougit pas d'être du peuple... Je crois bien qu'il est aussi socialiste, et il a l'amitié de M. Demblon, un de leaders du parti. Je serrai sa main ronde avec plaisir : j'appréciai sa mine d'honnête homme encadrée d'une barbe blanchissante.

M. Foccroule fit, entre autres, au publiciste parisien la déclaration suivante :

Le quart à peu près de la population de Liège est spirite. Ah !

ne croyez pas que nos fidèles soient capables, comme nos premiers chrétiens, de mourir pour leur foi ni même de l'avouer. Les Liégeois sont avant tout prudents. Par exemple, j'ignore le nom d'un bon nombre de mes abonnés : ils se font adresser poste restante, sous des initiales, notre journal.

Naturellement, les spirites de Poulseur ont leur temple.

Le temple spirite est tout près de là, un peu plus haut, sur le versant d'une colline verdoyante de sapins, que domine un vieux château écroulé, palais, d'après la légende, de Charlemagne et des quatre fils Aymond. Il est situé entre le cimetière et la Maison du Peuple. C'est un édifice plus élevé que les autres, avec un toit d'ardoise très aigu qui simule un clocher. Dans l'angle du sommet, un œil rayonne; deux devises y convergent, partant de la base du toit et suivant l'ardoise....

Le président prend place dans l'unique fauteuil : c'est Léon Foccroule, le cousin de mon mécanicien et le propriétaire du terrain où est bâti le temple. « Prions », dit-il. Une demoiselle au corsage clair ouvre un petit livre noirci comme un grimoire et lit une invocation au « Dieu clément et miséricordieux qui permet le commerce avec le monde spirituel pour notre avancement ». Et elle le supplie de sa voix chantante pour qu'il « éloigne les esprits légers et moqueurs »....

Mme Leruth pâlit encore : elle a fermé les yeux et il me semble que ses joues émaciées ont un rayonnement pâle.

— C'est un cantique que les esprits eux-mêmes nous ont donné... et tout entier, musique et paroles.

La médium prélude en effet : ce chant est d'une lenteur énervante et les vers pourraient être signés par un maître d'école devenu décadent. L'impression n'en est pas moins profonde.

Plusieurs fillettes tombent en transes : l'une change de personnalité, prend une frêle voix plaintive pour raconter l'aventure d'une pauvre enfant perdue dans les bois, en attendant sa mère qui était allée mendier pour elle et qui est morte de faim...

Dans le corps d'une autre enfant tombée en extase, un autre esprit raconte l'histoire d'une noble dame emmurée dans son château : une séquestrée romantique!

D'autres fillettes, médiums-écrivains, sont agitées d'un délire graphomane. Leurs mains crispées au crayon bondissent sur un

papier grossier pris à l'épicier, et c'est la détresse racontée des pauvres femmes qui furent, pendant leur vie, battues par des maris ivrognes, ou des conseils, des principes de morale d'esprits anonymes. Alors, c'est comme une trouée dans l'au-delà.

— On serait trop malheureux, s'il n'y avait que cette vie, me disait Mme Leruth.

M. Jules Bois s'assura que Poulseur n'était point en Belgique un cas isolé et que quelques autres agglomérations importantes pratiquent aussi l'évangile d'Allan Kardec : Jemappes-sur-Meuse, Chapelle-lez-Herlaimont, Gohissart.

A Poulseur les spirites, d'accord avec les socialistes, gouvernent la commune et sont échevins. Cette circonstance prouve que le spiritisme peut fort bien s'accommoder de tous les partis politiques honnêtes et pratiqués honnêtement. Sans doute, nous sommes convaincus que, parmi les ouvriers de Jemappes-sur-Meuse qui, il y a quelques jours, assommèrent leurs contremaîtres, il ne se trouvait aucun spirite. Mais cela n'empêche pas que les ouvriers spirites puissent voter vaillamment pour les candidats socialistes, s'il croyent ainsi de bien faire.

Est-ce à dire que, comme M. J. Bois l'affirme, « là où le catholicisme faiblit, le spiritisme se lève » ? Cela peut être vrai en Belgique, où le catholicisme est la religion dominante. Mais ailleurs, cet aphorisme ne peut être exact que s'il est énoncé sous cette autre forme : « là où une religion faiblit, le spiritisme se lève. » En effet, ces agglomérations spirites, avec leurs temples, etc., peuvent être *presque* une nouveauté dans les pays catholiques ; elles ne le sont certainement pas aux Etats-Unis, en Angleterre, dans les colonies britanniques, où domine le protestantisme.

Après tout, je suis parfaitement d'avis que la doctrine suivie par les spirites anglo-américains, les kardécistes, etc., n'est guère beaucoup plus scientifique que ne le sont les diverses sectes chrétiennes et les autres religions qui se fondent en grande partie sur les dogmes et sur les révélations. Nous croyons donc que les braves gens de Poulseur, et les

autres, n'auraient rien perdu à rester chrétiens — pas même sous le rapport politique, puisque nous avons aussi les socialistes-chrétiens. Mais nous sommes persuadés qu'ils ont tout gagné à ne pas être matérialistes.

Nous savons bien ce que l'on peut dire au sujet des dangers de ces pratiques superstitieuses, sous le rapport hygiénique. Et bien, cela ne nous effarouche point outre mesure. Si ces gens ne se réunissaient pas pour chanter et pour entendre les non-sens de quelques-uns des leurs, qui confondent un dédoublement de personnalité avec une « possession », la plupart d'entre eux sauraient bien se trouver chaque soir dans les cabarets, en de pires lieux, ou dans des réunions politiques où les « possédés » sont bien plus nombreux que dans les temples spirites, et où, après avoir braillé pendant des heures, les yeux hors des orbites, les cheveux hérissés, la bave à la bouche, on finit par se jeter hygiéniquement les chaises à la tête, ou tout au moins par se cracher à la figure, malgré les recommandations réitérés des savants bactériologues.

Dans son troisième article, M. J. Bois passe à Louis Antoine, un *guérisseur* spirite qui habite à Jemappes-sur-Meuse et qui est fameux dans toute la Belgique. Nous ne nous arrêterons pas sur ce sujet, que les magnétiseurs et les spirites ont le tort de vouloir exclusivement envisager sous le rapport de la science, qui n'en peut mais, tandis qu'il s'agit plutôt d'une question légale, d'une question de prérogatives, comme celle des avocats, etc.

Ne nous arrêtons pas sur ce terrain brûlant !...

Dans l'article suivant, J. Bois nous présente Messieurs les *occultistes* — Papus en tête. Le docteur Encausse — grâce à certains petits verres d'alcool de menthe — consent à exposer à son interviewer ses idées, mais il le fait avec beaucoup de tact et de prudence, en parlant plutôt des études psychiques que des « pantacles » et de tout cet arsenal de mots égyptiens, hébreux et chaldéens, dont on a voulu former une science secrète et qui n'est qu'un galimatias ridicule. M. Papus nous dit :

« La grande différence entre nous, qu'on appelle occultistes, et les spirites, c'est une affaire de méthodes. Nous procédons en effet par élimination, autant dans l'étude des phénomènes et des forces psychiques que dans les écoles, où l'initiation et les examens progressifs permettent, seuls, l'entrée dans les différents centres. »

Malheureusement, de nos temps, dans les circonstances où nous vivons, *l'initiation* n'est qu'un leurre ; c'est l'étude intelligente, telle qu'on la pratique dans les autres branches de la science, qui nous permet d'éclaircir quelque peu les mystères qui nous entourent ; l'intelligence, l'étude, voilà les seules différences qui peuvent exister entre les hommes au sujet des « forces occultes » comme dans tout le reste — et l'Ordre Suprême Maartiniste, l'Ordre de la Rose-Croix, etc., malgré toute leur quincaillerie chevaleresque, ne diffèrent en rien de l'Ordre fondé par le « prince de Vittenval » et des autres de la même espèce.

Passons au cinquième article : aux *spirites*. Nous y trouvons tout d'abord un passage intéressant :

Je me rappelle une causerie récente que j'eus à Rome avec Mgr Battendier qui revenait d'un voyage d'études chez les spirites, les théosophes, les psychistes. Il avait assisté aux phénomènes de sortie du corps astral qu'expose entre intimes le colonel de Rochas et il avait vu les meubles danser autour d'Eusapia Palladino. « — Le protestantisme, me disait-il, ne nous cause plus guère d'inquiétudes. Lentement il cesse de devenir une religion pour se laïciser en philosophie ; mais le spiritisme présente des dangers véritables. Il gagne du terrain par les prestiges qui lui servent d'appât et de propagande, et il ensorcelle les âmes en combattant par la réincarnation les dogmes fondamentaux de l'Eglise : le Ciel et surtout l'Enfer. — Alors, répondis-je, Léon XIII va condamner le spiritisme et ses pratiques par une bulle ? — Il faut attendre reprit le prélat ; la question est très complexe : il y a là une quantité de faits qui relèvent de la science et de son contrôle. Le spiritisme comme religion est une hérésie ou plutôt la renaissance des vieilles hérésies ; il est donc condamnable, mais la plupart de ses phénomènes rentrent dans le domaine de la psychologie et de

la physique. L'Eglise ne peut se prononcer que lorsque le triage sera fait et quand la science se sera prononcée. »

Viennent ensuite quelques renseignements sur les notables spirites de France, et enfin une entrevue avec Mme Leymarie, veuve du directeur de la *Revue Spirite*. Rien de remarquable.

Jules Bois fait suivre la péroraison de Mme Leymarie de quelques commentaires. Il admet la télépathie et quelques phénomènes médiumniques; il en nie d'autres, ou il semble les nier, mais sans que l'on comprenne bien pourquoi, puisque les autorités qu'il cite à l'appui des uns sont les mêmes qui attestent les autres, et puisqu'il ne dit pas les raisons de la distinction qu'il fait. Seulement, il parle des frandes de certains médiums — même de Home — en prenant de simples affirmations comme des choses prouvées, et sans songer qu'en tout cas cela ne prouverait absolument rien. Le cas de la falsification de vins ne prouve pas qu'il n'y a pas de vin authentique sur terre.

Jules Bois lui-même termine son article en disant :

Nous émanons de nous-mêmes, dans les séances de spiritisme et de magie, des forces dont nous n'avons pas conscience et qui peuvent se dresser devant nous et nous répondre comme si elles étaient des énergies à nous étrangères!

Mais, n'y a-t-il que cela et ne se pourrait-il pas que par cette évasion hors de notre propre chair nous puissions entrer en contact avec des entités inconnues?

Là, un mystère nous environne et le vertige de la pensée nous guette... J'irai plus loin pourtant : le spiritisme nous a rappelé quelle importance avait dans le monde des vivants le souvenir et la perpétuelle influence des morts; il a aussi réveillé dans les âmes obscures et épaissies de ce temps le sentiment de l'immortalité, sans lequel, pour moi, il n'y a pas d'humanité supérieure. J'espère que voilà assez de titres à notre hommage et que nous pouvons lui pardonner, à cause de tout cela, — à ce spiritisme si décrié et si fécond — les charlatans et les imbéciles dont il est infecté.

L'article qui suit est dédié aux *théosophes*. C'est le Dr Pascal qui expose les doctrines de Mme Blavatsky et du colonel Ol-

cott. Une chose pitoyable — voilà! Et J. Bois a bien l'air de le comprendre...

Notre auteur passe ensuite à la *télépathie* et aux *fantômes des vivants,* auxquels il semble croire, en citant plusieurs exemples de tous les temps. Il nous parle aussi longuement des prétendues « photographies de l'âme », qui sont pourtant encore une chose si douteuse sous le rapport chimique! en tout cas, si elles indiquent des émanations encore mystérieuses de notre corps, elles ne prouvent pas nécessairement que ce soit bien là des émanations de ce que l'on appelle *âme,* ou même *esprit.* On peut en dire tout autant de cet autre *x* scientifique qui est encore, pour le moment du moins, le *biomètre* du Dr Baraduc.

M. J. Bois nous parle ensuite du *miracle.* Il nous fait entendre là-dessus le son de deux cloches différentes : le Dr Maurice de Fleury, qui décide qu' « il n'y a pas de surnaturel », et juge que « la très grande majorité des miracles connus sont de tous points comparables aux cas de guérison subite que l'on observe à la Salpêtrière » — et M. J.-K. Huysmans, le romancier bien connu, devenu presque moine, qui est de l'avis contraire, et qui expose quelques-uns des motifs que l'on peut produire à l'appui de sa thèse.

Il est probable que nous revenions bientôt sur cet argument.

L'enquête sur le désir d'une vie d'outre-tombe

Nous avons dit que la branche américaine de la Société pour les recherches psychiques de Londres avait organisé un grand *referendum* sur la question : « si l'on désire, ou non, une vie d'outre-tombe ». Nous ne l'avions pas caché : nous trouvions que cette enquête présentait de grandes difficultés. Malgré cela, elle offre, en même temps, un tel intérêt, que nous croyons utile de rapporter en entier le questionnaire et les documents qui l'accompagnent, tels que les publie le *Journal of the Society for Psychical Research* de juillet :

« Si l'on doit s'en rapporter à une tradition littéraire fort répandue, les hommes désirent naturellement une vie d'outre-tombe. Il en résulte, en premier lieu, ceci : certaines personnes estiment que ce désir universel ne doit pas aboutir à une déception ; d'autres, au contraire, sont d'avis qu'il est appelé à vicier les convictions et à engendrer en sa faveur des arguments illusoires.

« Mais il y a lieu de croire que cette tradition est loin de correspondre exactement à la réalité et que les idées que l'on émet à ce sujet sont bien plus variées et bien plus compliquées. La chose paraît tout aussi bien dans la conduite ordinaire des hommes, que dans quelques déclarations individuelles dont on a connaissance. Il ne faut pas oublier, en outre, que dans l'Inde la tradition semble exactement le contraire de la nôtre, puisque l'on y juge que l'homme doit naturellement aspirer à sa propre destruction c'est-à-dire à son absorption dans l'absolu.

« Il serait donc désirable de connaître quels sont actuellement les vrais sentiments des hommes, et par conséquent, quel est effectivement le penchant qui peut les entraîner à accueillir plus facilement certaines doctrines et certains témoignages.

« Ces deux questions sont de nature à pouvoir être résolues avec assez de précision au moyen d'une enquête étendue à un nombre suffisant d'individus, en recueillant les réponses jusqu'à ce que la moyenne des différents types de réponse paraîtra constant.

« Il importe grandement, non seulement à la *Society for Psychical Research* et aux psychologues en général, mais aussi à toutes les organisations religieuses, de connaître exactement la nature des sentiments et les penchants des hommes de notre époque. En effet, il est probable que les efforts scientifiques des premiers et les exhortations morales des seconds n'aboutiront pas complètement, tant qu'ils seront dirigés dans l'ignorance des désirs réels de l'homme, par conséquent négligés. C'est seulement lorsque les faits auront été vérifiés, que le scientiste, le philosophe et le théologien pourront s'en servir, chacun dans son but.

« Avant tout, il nous faut donc découvrir la nature du sentiment humain ; et, pour l'obtenir dans toute sa pureté, il faudra éviter, autant que possible, toutes les influences religieuses ou

scientifiques. Naturellement, ces influences peuvent souvent modifier le dit sentiment, et elles le modifient souvent en effet ; elles peuvent même l'engendrer ou encore empêcher sa naissance ; en d'autres cas, il y a opposition entre la conviction et la croyance d'un côté et le *sentiment* de l'autre. Toutefois, comme il s'agit avant tout de bien déterminer le caractère du *sentiment*, il importe d'éviter autant que possible ces autres considérations.

« Il reste donc bien entendu que les questions ci-dessous ont trait uniquement aux préférences personnelles, aux sentiments ou aux désirs intimes, sans aucun rapport avec la foi religieuse ou les convictions raisonnées, dont l'influence, si elle existe, peut être mentionnée en répondant à la Question III.

« Ayez l'obligeance de renvoyer ce questionnaire, avec vos réponses, au

Dr RICHARD HODGSON
5, Boylston Place,
Boston, Mass., U. S. A.

« N.-B. — Tous les noms sont considérés comme strictement confidentiels.

QUESTIONS

« I. Préférez-vous vivre après la « mort » (*a*), ou non (*b*) ?

« II. (*a*) Si vous désirez une vie dans « l'au-delà », l'accepteriez-vous quelles qu'en soient ses conditions ?

« (*b*) En cas de réponse négative, quel serait le genre d'existence qui vous semblerait tolérable ? Vous contenteriez-vous, par exemple, d'une vie plus ou moins semblable à celle que vous menez à présent ?

« (*c*) Pouvez-vous dire quel genre de vie il vous faudrait pour que vous trouviez désirable de vivre perpétuellement ?

« III. Pouvez-vous dire quels sont les motifs qui déterminent vos manières de voir au sujet des questions I et II ?

« IV. Croyez-vous *actuellement* que la question de la vie d'outre-tombe ait une importance urgente pour votre bonheur intellectuel ?

« V. Vos idées au sujet des questions I, II et IV ont-elles subi des changements ? Si oui, quand et de quelle façon ?

« VI. Préférez-vous avoir une certitude positive de la vie

dans l'au-delà, ou bien aimez-vous mieux l'accepter comme une *matière de foi* ?

INSTRUCTIONS AUX COLLECTEURS DE RÉPONSES

« 1. Les réponses doivent être recueillies de préférence au milieu des adultes qui ne manquent pas d'instruction.

« 2. Les collecteurs commenceront par remplir leur propre bulletin ; ils tâcheront que les autres personnes aussi répondent *en pleine indépendance.*

« 3. Toute réponse, affirmative ou négative, est valable comme document psychologique.

« 4. Même *le refus de répondre* a de la valeur comme indice d'un sentiment qui ne doit pas être négligé. Dans ce cas, le collecteur demandera, si c'est possible, le motif du refus ; après quoi, il remplira un bulletin avec le nom, etc., de la personne en question, en y ajoutant la raison qu'elle a donnée. »

(Suit le type du bulletin avec l'indication du nom, de l'adresse, de l'âge, du sexe, de la nationalité, de la profession de la personne qui répond ; la date — et enfin les *observations,* s'il y en a lieu.)

Cette enquête a été conseillée par M. F. C. S. Schiller, de l'Université d'Oxford ; il était lui-même d'avis qu'elle rencontrerait plus de faveur aux Etats-Unis qu'en Angleterre.

En effet, le Conseil de la branche anglaise de la *Society for psychical research* a examiné s'il devait se charger de cette enquête en Angleterre, mais, tout bien considéré, il y a renoncé.

Pour l'examen des médiums.

Nous recevons du Docteur Paul Joire, président de la Société d'Etudes Psychiques de Lille :

« Il arrive souvent que les expériences d'un médium quelconque donnent lieu à une foule de controverses. Les uns accusent le médium de supercherie, parce qu'ils ont assisté à des expériences, où certaines fraudes ont été dévoilées ; les autres prenant au contraire sa défense, parce qu'ils ont été témoins de phénomènes d'une authenticité bien constatée.

« Ces controverses ne servent en rien la science, et ne peuvent aboutir à rien.

« Les médiums sont des personnes douées d'une psychologie-physiologique spéciale qu'il faut connaître, et nous ne pouvons les prendre que tels qu'ils sont.

« Il est incontestable que les médiums, même les meilleurs, se sont parfois livrés à la simulation. Ils sont plus ou moins disposés à la fraude, et, surtout si on les y incite, si on les y aide, ils s'y livreront.

« Ce qu'il importe scientifiquement de constater c'est donc :

« 1° Si tel médium est capable, dans certaines conditions, de donner lieu à des phénomènes psychiques authentiques.

« 2° Quels sont les phénomènes que peut produire ce médium.

« 3° Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut constater ces phénomènes.

« La Société d'Études Psychiques, pour aider à la recherche de ces problèmes, vient de donner une extension plus grande aux études de laboratoire qu'elle poursuit depuis plusieurs années à Lille et qu'elle a inaugurées à Paris. Elle sera en mesure, dès le mois d'Octobre, d'étudier avec la méthode rigoureuse, due à des instruments de précision et à des appareils enregistreurs, les médiums de tous pays qui se présenteront à elle ou qui lui seront adressés.

« Les procès-verbaux des expériences, faites à Paris ou à Lille par les commissions nommées à cet effet, porteront principalement sur les trois points indiqués ci-dessus.

« Les communications et les demandes devront être adressées à M. le Président de la Société d'Études Psychiques à Lille. »

Nous publions volontiers cette information, tout en remarquant que la condition *sine qua non* pour que l'examen des médiums dont M. le Dr Joire nous parle ait une utilité pratique, c'est que les personnes chargées de l'expérimentation aient un nom et une position dont l'autorité puisse imposer confiance au public raisonnable. Sans cela, quand même les expériences auraient été bien conduites, elles n'auraient, hélas, aucune influence.

Un rêve de Léon Tolstoy.

Un collaborateur de la revue russe *Sonnze* (Soleil) a été reçu par Tolstoy, qui était à peine convalescent de sa grave maladie de juillet dernier, et qui lui a parlé, entre autres choses, de certains rêves qu'il avait faits et que nous rapportons, sans y attacher la moindre importance, mais à cause de leur caractère curieux.

« Ce qui m'abattait davantage au cours de ma maladie — dit-il — c'était les défaillances fréquentes dans lesquelles je tombais. Justement, puisque vous vous occupez d'études psychiques (1), écoutez ce que je vais dire. Pendant ces évanouissements je sentais que mon esprit errait çà et là à la recherche d'autres esprits, dont il se faisait accompagner, et, lorsqu'il y en voyait autour de lui une grande quantité, il s'arrêtait et se prenait à les haranguer. Je me souviens que je leur parlais de l'avenir de l'humanité, de la lumière nouvelle dont elle jouirait — mais tout cela ne parvenait point à satisfaire mon auditoire de fantômes. Ces âmes ricanaient, comme si elles voulaient dire que j'annonçais encore trop peu de chose, qu'elles en savaient bien davantage : — elles finissaient par m'interrompre, en me disant que la grâce divine ne m'avait point encore touché, puisque, je n'envisageais pas l'avenir de l'humanité aussi clairement qu'elles le voyaient. Ma philosophie était mesquine, ma philanthropie était encore doublée d'égoïsme, mon humilité était simulée, mes visions d'un homme idéal étaient ridicules.... Cela me froissait d'être si peu de chose, et, dans la fougue que j'employais à leur dire que, pourtant, je croyais avoir fait moi aussi un peu de bien à ce monde, je finissais par reprendre mes sens. En ouvrant les yeux, je me réjouissais de voir autour de moi beaucoup de personnes vivantes, réelles qui montraient tant de soins et de respect pour moi.... »

Les merveilles de Tilly.

Les boules lumineuses. — Tilly-sur-Seulles recommence à faire parler de lui. Il s'agit, avant tout, d'un curieux phéno-

(1) Le collaborateur du *Sonnze* est l'auteur d'un ouvrage sur les rêves et sur les phénomènes de double vue.

mène optique, météorologique, ou de quoi que ce soit, dont la *Libre Parole* rendit compte, le 13 août, en ces termes :

« Le 7 juillet, vers sept heures du soir, un habitant de Tilly, M. Yon, homme robuste et de sang-froid, âgé d'une quarantaine d'années, reconduisait sa mère chez elle sur la route de Caen. A un certain moment, il porta ses regards du côté du soleil couchant. En les reportant ensuite sur un autre point, il fut un peu surpris d'apercevoir à plusieurs reprises un rayon d'un éclat singulier. Il n'y attacha pas toutefois d'importance, sachant bien que lorsqu'on a fixé un objet brillant, on continue à voir pendant quelque temps des points lumineux.

« Mais, après avoir marché une vingtaine de mètres environ, arrivé à un endroit où le soleil se trouvait caché par des arbres et des maisons, il aperçut devant lui, très distinctement, une multitude de petites boules, ressemblant aux ballons que l'on vend les jours de fête pour les enfants. Il y en avait de différentes couleurs, des vertes, des violettes, des roses, des jaunes.

« Il n'était pas encore revenu de son étonnement, lorsque sa mère, qui marchait devant lui, lui dit tout à coup :

« — C'est malheureux de vieillir ! C'est étonnant comme la vue me fait défaut ! Je ne vois devant moi que des petits ballons. La route en est couverte.

« M. Yon lui demanda de quelles couleurs ils étaient.

« — Ils sont verts, répondit-elle.

« Et immédiatement après :

« — En voilà des violets !

« C'était exactement ce que voyait son fils.

« Un peu plus loin, le spectacle leur apparut si magnifique, que tous deux s'arrêtèrent pour le contempler à leur aise.

« La pâture et les arbres qu'ils avaient devant eux étaient absolument couverts de ces globes lumineux, ce qui produisait un effet féerique dont la plus splendide illumination électrique n'aurait pu donner une idée.

« De plus en plus surpris, M. Yon alla prévenir différentes personnes. Ces personnes constatèrent exactement le même phénomène que lui. D'autres témoins ne tardèrent pas à accourir. Ils virent ce qu'avaient vu les précédents.

« Les boules partaient de dessous ou de derrière le soleil et s'avançaient dans diverses directions. Elles devenaient de plus

en plus innombrables et de teintes de plus en plus variées.

« Le Révérend Père L... s'est fait remettre par chacun des témoins une déposition écrite et signée. »

Les jours suivants, les mêmes faits furent encore constatés. On peut dire que tout le village les a vus. Voilà le témoignage du curé-doyen de Tilly.

« — Le mardi 9 juillet — a-t-il déclaré — vers sept heures et demie du soir, je sortais de l'église après ma visite au Saint-Sacrement. Je vis plusieurs groupes de personnes regardant dans l'espace, du côté du soleil, et je les entendais jeter des cris.

« Passant près du premier groupe, ils m'exprimèrent leur saisissement, à la vue de toutes les boules qui, sortant du soleil, sillonnaient l'espace.

« Je m'arrêtai un peu, et à peine eus-je regardé comme les autres, je vis moi-même toute une explosion de globes noirâtres, très opaques, parfaitement dessinés, des boules très nettes, d'un diamètre de trente centimètres environ, lancées par le soleil à des hauteurs immenses.

« Je suivis des yeux quelques-unes de ces boules éparpillées dans l'air ; elles retombaient en faisant une courbe parfaite et s'évanouissaient dans l'espace, et tout d'un coup.

« Les cris de la foule (des enfants surtout) avec leurs réflexions, me firent voir que tous avaient vu la même explosion et de la même manière...

« Le soleil était étrange : il semblait un foyer vivant, se roulant à droite et à gauche, et avec des lueurs indéfinissables.

« Je compare ce que j'ai vu à un mortier de feu d'artifices, d'où s'élancent une série formidable de globes, qui franchissent l'espace et retombent comme en cascade, avec cette différence que les boules ne subissaient aucune transformation dans leur trajet et disparaissent, tout d'un coup, sans explosion. »

Le Révérend Père L..., après avoir fait son enquête à Tilly, s'est rendu dans divers Observatoires, pour demander si des phénomènes du même genre avaient été parfois constatés, et on lui a répondu que non.

Une maladie merveilleuse. — M. Serge Basset parle dans le numéro du 19 août du *Figaro*, d'une visite qu'il avait faite, quelques jours auparavant, à Tilly. Avant qu'il quittât le pays,

on lui conseilla d'aller voir Rose Savary, sans quoi il n'aurait pas emporté de Tilly une idée complète. Il s'y rendit en effet avec le marquis de Lespinasse-Langeac et M. Gaston Méry.

« ... Nous voici chez la malade. Le temps de saluer une paysanne — c'est la mère : une figure ronde et rose, toute de bonté — qui s'occupe aux soins du ménage — et le marquis pousse une porte :

« — Bonsoir, Rose...

« Quand je m'approche, je demeure stupéfait, vaguement troublé. Vais-je assister à quelque nouveau prodige ?... Imaginez, étendue sur son lit de douleur — depuis quatorze années, elle n'en a pas bougé — une douloureuse, diaphane et presque immatérielle créature qui sourit, les yeux tendres. Sur ses draps blancs comme neige, elle se détache plus blanche encore, si purement, si suavement, si magnifiquement blanche, que rien, — sauf peut-être la splendeur immaculée des lis et certaines teintes d'aurore — rien ne saurait rendre cette blancheur auguste. Et, dans l'étroite pièce, baignée de soleil, elle semble mettre une clarté encore !

« Avec un tact infini, M. de Lespinasse-Langeac et Gaston Méry la questionnent sur l'état de sa santé, toujours le même, hélas !... Sans bouger, car le moindre mouvement de son corps est pour elle une torture sans nom, elle répond d'une voix musicale, aux notes étranges, sans cesser de sourire et de sa bouche dolente et de ses yeux où, à certaines phrases, on voit poindre une aube mystérieuse...

« Et j'apprends des faits que je rapporte tels quels, avec le très vif souci de n'y rien ajouter ou retrancher. Il est entendu que nous sommes, ici, en plein merveilleux. Pour ceux que passionnerait cette énigme, des attestations scientifiques existent, toutes plus autorisées les unes que les autres.

« — Oui, me dit le marquis, résumant en quelques phrases brèves, cette histoire étrange, depuis quatorze années Rose Savary *ne dort ni ne mange. Le seul aliment solide que son estomac supporte, c'est l'hostie — l'hostie consacrée.* Chez elle, toutes les fonctions digestives sont abolies et — me souffle-t-il à l'oreille — il y a, sur ce point, des détails incroyables !

« Chaque matin, on donne à la malade, une cuillerée à café

de *clair de lait*, comme on dit ici ; du petit lait, à vrai dire — vous savez ce liquide vert, tel un sérum qui surnage sur le lait caillé. Une cuillerée à café, et c'est tout. Et encore ce liquide n'est jamais assimilé. A intervalles, la malade le vomit.., Sa vie est un perpétuel défi à la science, à la raison, au bon sens. Les médecins qui ont voulu étudier ce cas étrange sont tous repartis, éperdus, sentant chanceler leur raison !...

« Il y a plus. Rose, « ce miracle vivant », déclare mon guide, a été, voici cinq années, l'objet d'un miracle précis. Elle était devenue aveugle. Depuis treize mois, elle se désolait de cette nouvelle affliction ajoutée à tant d'autres. Un jour, le curé-doyen de Tilly lui conseille de faire une neuvaine en l'honneur de Jeanne d'Arc que la Cour de Rome vient de déclarer « vénérable ». L'aveugle accepte ; et, le neuvième jour, aussitôt après la communion qu'on lui apporte dans son lit, brusquement elle ouvre ses yeux et elle voit. Elle voit tout de suite, elle voit pour toujours ! (1).

«... Au dehors, on nous conte d'autres histoires encore, à la fois pitoyables et merveilleuses : les souffrances atroces de Rose, les névralgies qui tenaillent son pauvre corps endolori, les tortures de cette chair lamentable qui, peu à peu, s'effrite, au point que, lorsqu'on la change de lit, à de très rares intervalles, il faut prendre des précautions pour ne pas en arracher des lambeaux. Et aussi, au milieu de ce perpétuel martyre, la divine patience de la malade et son sourire tendre qui met, dans sa blancheur auguste, une expression angélique. On parle, enfin, de grâces merveilleuses...

« — Elle est tout à fait, me dis le marquis, le type des malades mystiques qui souffrent pour le rachat des fautes d'autrui, telle la Lydwine de Schiedam dont Huysmans a raconté l'histoire, telle Catherine Emmerich, telle sainte Christine l'Admirable... »

La pluie qui ne mouille pas. — Le troisième prodige, nous le trouvons rapporté par M. G. Méry dans le dernier numéro de son *Echo du Merveilleux*.

Il assure qu'à diverses reprises on a constaté, au Champ

---

(1) Il faudrait savoir si, comme il est fort probable, il ne s'agissait pas d'un simple cas de « cécité psychique ». — *N. de la R.*

Lepetit, que la pluie, même lorsqu'elle était très drue et qu'elle trempait tous les assistants, épargnait les voyantes.

On a, à ce sujet, une lettre adressée par M. le curé d'Orival, près d'Elbœuf, à l'un de ses amis. En voilà quelques passages :

« Je réponds à votre très aimable lettre du 14 mai dans laquelle vous me demandez le récit exact de ce que j'ai remarqué d'extraordinaire sur Marie Martel pendant son extase du 18 août 1898. Le voici tel que ma mémoire, fidèle sur ce point, me le remet à l'esprit. Ce sont de ces faits extraordinaires qu'on ne peut oublier.

« ... La tempête, les éclairs et le tonnerre étaient effrayants; Marie Martel et Mme Henry se rendirent au Champ. Je les suivis, ainsi que deux autres personnes. Après avoir été bousculés et même emportés par la tempête et aveuglés par la pluie, nous arrivâmes à l'endroit où Marie Martel s'arrête pour prier... Elle tombe à genoux, en extase...

« C'est à ce moment que, voyant son bras étendu, j'ai constaté que ses vêtements n'étaient pas mouillés, qu'elle n'avait pas reçu une goutte d'eau, alors que tous les autres étaient à tordre.

« L'extase terminée, les personnes présentes me comuniquèrent leur étonnement de ce phénomène extraordinaire. J'ai examiné de plus près Marie Martel. Je vis sur son jupon, à droite, du côté où s'était tenue Mme Henry, une traînée d'eau d'environ 4 à 5 centimètres de large, provenant probablement de l'égout du parapluie de Mme Henry qui avait essayé de s'en servir pour se protéger.

« Comme, en revenant du Champ, nous faisions remarquer avec étonnement cette protection extraordinaire contre la pluie, Marie nous répondit avec une telle simplicité qu'elle semblait nous dire que cela lui était habituel.....

« *Signé :* CARBONNIER,
« Curé d'Orival. »

Cette lettre, le 20 mai 1900, fut lue par plusieurs personnes qui avait assisté aux diverses scènes relatées par M. le Curé d'Orival. Ces personnes rédigèrent l'attestation suivante :

« Nous, soussignés, étant parmi les personnes présentes le 18 août 1898 dont parle M. le Curé d'Orival dans sa lettre du

19 mai 1900, nous attestons que tous les détails décrits par lui sont vrais, exactement. Ayant osé, comme M. le curé d'Orival, accompagner Marie Martel malgré l'orage, comme lui rien n'a pu nous préserver et nous avons été mouillées comme jamais on ne peut l'être davantage. C'était, en effet, le parapluie dont Mme Henry avait bien inutilement essayé de se servir, qui, bousculé par le vent, avait fait cette petite tache au bas de la jupe de Marie Martel et rendait encore plus remarquable la préservation complète dont elle était l'objet, tandis que nous, nous étions si trempées que nous ne pouvions marcher pour revenir, tellement nos vêtements étaient traversés. Nous l'attestons et l'attesterons par serment si on nous appelle.

« *Signé :* M. Lelièvre.
« Fme Henry. — F. Gabrielle. »

Pour le moment, il ne faut point exagérer l'importance de ce récit. Si le phénomène se renouvelle, en de bonnes conditions d'observations, alors... on verra !

Pour une Bibliothèque psychique

— M. Antoine Rougier, avocat à la Cour d'appel, 15, rue Saint-Paul à Lyon, assisté par un groupe de spiritualistes lyonnais, est en train d'organiser une bibliothèque spéciale comprenant la plus part des ouvrages traitant de magnétisme, spiritisme, phénomènes psychiques en général, occultisme, etc. La bibliothèque sera ouverte à jours fixes et prêtera ses ouvrages à ses abonnés pour un délai fixé. Le prix de l'abonnement sera : trois mois, 4 fr. ; six mois, 7 fr. ; un an, 10 fr.

M. Rougier s'adresse à toutes les personnes de bonne volonté pour qu'elles l'aident dans cette œuvre, en s'abonnant et en lui envoyant des livres qui traitent des sujets ci-dessus.

Mesures contre le Spiritisme en Allemagne.

On annonce de Berlin que le gouvernement allemand a défendu à tous les fonctionnaires et employés de l'Etat de faire partie des

cercles où l'on s'occupe de spiritisme. Un blâme a été infligé à tous ceux qui se trouvaient dans ce cas.

Cela prouve que le spiritisme subit en Allemagne le même sort qu'ont subi toutes les croyances qui ont triomphé, ou qui ont manqué.

Mais cela prouve aussi quelle force a encore dans le monde l'intolérance, c'est-à-dire la volonté d'imposer aux autres ce que nous croyons être de leur convenance, ou que nous croyons être la vérité.

Phénomènes médiumniques spontanés en France, en Italie et en Belgique

Nous rapportons, d'après le *Petit Parisien* du 16 août, la lettre suivante de Châlons-sur-Marne :

« Depuis deux mois, une vaste maison, située rue des Récollets, numéros 16 et 18, à Châlons-sur-Marne, et possédant une sortie sur la rue du Flocmagny, numéro 17, est le théâtre de mystérieux événements.

« Tout d'abord les nombreux locataires de cette maison, ainsi que les propriétaires des immeubles voisins, ont été bouleversés par des bruits formidables, qui semblaient sortir, toutes les nuits, des caves.

« Une minutieuse visite domiciliaire n'a pu rien faire découvrir.

« Cependant, les bruits provenant des caves ont cessé ; mais, en revanche, chaque nuit, des projectiles de toutes sortes : briques, tuiles, bouteilles, pierres, canettes, etc., sont jetés pardessus les murs de la maison maudite et tombent dans les cours intérieures.

« Tous les soirs, de nombreux curieux se rassemblent autour de la maison, que le propriétaire, M. Charles Caillet, lithographe, fait garder par des agents de police et des sapeurs-pompiers.

« Malgré toute la vigilance exercée par les hommes de garde, les projectiles continuent à pleuvoir chaque nuit, sans qu'on puisse arriver à découvrir les auteurs de cette déplorable et trop longue plaisanterie ».

Le *Fieramosca* de Florence publiait, le 5 août dernier :

«...Il y a cinq à six jours, l'attention des personnes qui habitent dans la petite villa de M. Cipriani, sculpteur sur la route Pisane, fut mise en éveil par le bruit que faisaient des pierres qui venaient frapper une espèce d'auvent en fer, qui protège l'escalier par lequel on descend du premier étage de la maison au grand jardin qui l'entoure.

« On crut tout d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût ; on explora les alentours, quoiqu'ils ne soient accessibles qu'à quelques personnes sérieuses et incapables de pareilles farces ; on parcourut en tous sens la localité (où il ne se trouve pas d'autres maisons) ; on examina tout le chemin qui mène à l'ancien couvent de Monteoliveto, mais l'on ne trouva aucune trace des coupables.

« En attendant, les pierres continuaient à pleuvoir, matin, soir et nuit. Elles étaient assez grosses et tombaient sur l'auvent en fer avec une précision mathématique ; mais les étranges et mystérieux artilleurs continuaient à rester invisibles.

« La chose devenait sérieuse. Quelques pierres n'étaient plus lancées sur l'auvent, mais pénétraient par les fenêtres ouvertes à l'intérieur de la maison. Cela causait un danger assez grave pour les habitants. Alors, ne sachant plus que faire, M. Cipriani avertit de la chose la police et les gendarmes.

« On peut s'imaginer les commérages des femmes du voisinage qui attribuaient cette affaire... aux esprits !

« Vendredi soir, les gendarmes et les agents firent des recherches, explorèrent la localité ; mais le jet des pierres continua, au milieu de l'étonnement général, aux mêmes heures qu'auparavant.

« Dans la journée de samedi, et aujourd'hui même, les pierres continuaient à pleuvoir sur la villa.

« Ce fait a excité l'imagination jusqu'à faire dire que quelques cailloux qu'on a cueillis à peine tombés, semblaient sortis d'un four, tellement ils brûlaient (1).

---

(1) Le Dr Karl Du Prel, dans son étude sur les *projectiles mystérieux*, remarque justement cette particularité des pierres, qui ont quelquefois une température fort élevée. — *N. de la R.*

« Les « esprits » — appelons-les donc ainsi ! — se servent d'autres projectiles encore, en plus des cailloux. Des morceaux de charbon, du sable, des morceaux de brique viennent frapper régulièrement la cible. Quelques projectiles doivent avoir été pris loin du lieu où ils viennent tomber ; d'autres, ainsi que le sable, sont pris sur les lieux mêmes où il tombent...

« Ce n'est pas le premier cas de ce genre ; mais nous avons toujours vu finir les *esprits*... au violon (1). »

Trois jours après, le *Fieramosca* annonçait que la grêle de pierres continuait encore, mais elle ajoutait :

« Les autorités s'occupent de cette affaire ; avec un peu de zèle, un peu de vigilance, elles ne tarderont pas à découvrir les auteurs de ce vandalisme. »

Enfin, le 10 août, le même journal publiait :

« La police, lasse de l'obstination des *esprits* (2), fit des recherches attentives et apprit bientôt que la bonne de M. Cipriani ne devait pas être étrangère à cette affaire mystérieuse et indécente (!).

« En effet, pendant les quelques heures que la bonne resta dans les bureaux du commissariat de police, les esprits cessèrent de jeter des pierres.

« C'était déjà là une preuve bien éloquente (3).

« Mais il y a mieux. Habilement questionnée, la bonne nia, nia tant qu'elle put. A un certain point, toutefois, le commissaire lui fit remarquer qu'à Viareggio, pendant qu'elle s'y trouvait avec la famille Cipriani, aussi on l'avait soupçonnée d'avoir jeté des cailloux contre la maison de ses maîtres. La servante répondit aussitôt :

« — Non, non ; c'était du charbon...

---

(1) C'est précisément le contraire qui est la vérité. *Jamais* on n'a découvert les auteurs de ces pluies de pierres. — *N. de la R.*

(2) Songez donc si c'est possible de faire pleuvoir, depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin, une grêle de pierres sur une maison *isolée*, sans que l'on puisse découvrir les coupables, si ceux-ci sont des hommes ! — *N. de la R.*

(3) Voilà ce que c'est que de parler des choses que l'on ne connaît pas. Tout cela prouvait uniquement que la bonne pouvait bien être le médium moyennant lequel les phénomènes se produisaient. — *N. de la R.*

« C'était suffisant ! Désormais, l'aveu lui avait échappé ; ce n'était plus possible de nier (1).

« Cette bonne est une fille de 19 ans, appelée Marie Torrini. Elle avait été renvoyée par ses maîtres (2).

« Il paraît, pourtant, qu'il s'agit d'une malheureuse hystérique ; en effet, même au commissariat, elle fut saisie de convulsions très fortes et elle dut être soignée.

« Pendant ses convulsions, elle se débattait, elle se prenait à la gorge en criant : « C'est toi qui tire les pierres ; oui, oui, je t'ai vu ; sors, sors ; tu me suffoques » (3).

« Un médecin, qui est aussi spirite, visita la Torrini et jugea qu'il s'agissait d'un excellent médium et qu'à son avis, le phénomène des pierres était authentique.

« Quant la jeune fille rentra en elle-même, elle ne se souvenait plus de rien. »

Depuis ce jour, naturellement, la grêle de cailloux cessa, puisque la fille Torrini ne rentra pas chez les Cipriani. Seulement, le jour après, les journaux publiaient ces lignes que nous traduisons textuellement :

« M. Cipriani assure que la chute mystérieuse de pierres se produisait pendant que la jeune fille s'occupait du ménage, sous les yeux de ses maîtres, qui la surveillaient attentivément. »

Il faut remarquer que c'est justement là le commencement de la carrière médiumnique d'Eusapia Palladino. Elle était servante dans une maison où des phénomènes étranges de toutes sortes se produisaient. Elle fut renvoyée par ces maîtres, mais il se trouva une personne intelligente qui comprit aussitôt le parti qu'on pouvait tirer d'elle.

— Les journaux italiens s'occupèrent aussi, à la fin du mois

---

(1) Ça, par exemple, c'est un peu fort. On dirait une plaisanterie. On ne voit pas comment la bonne se serait reconnue coupable seulement parce qu'elle se souvenait qu'à Viareggio il s'agissait d'une grêle de charbon et non de cailloux. — *N. de la R.*

(2) Cela est exact. Seulement elle avait été renvoyée *à cause de la grêle de pierres*, et non pas auparavant — ce qui change tout à fait l'aspect de l'affaire. — *N. de la R.*

(3) Ces mots prouvent plutôt qu'elle ne se reconnaissait pas coupable. — *N. de la R.*

d'août, des phénomènes qui se produisaient à San Remo, chez un certain François Carlo, qui habite une maison des vieux quartiers, avec sa femme et ses deux filles. Ces pauvres gens sont tourmentés depuis quelque temps déjà par les « esprits », qui leur arrachent les couvertures du lit pendant qu'ils dorment, transportent les objets d'une chambre à l'autre, détachent les tableaux des murs et les y replacent, etc., etc. Les deux jeunes filles se sont évanouies plusieurs fois de peur.

Les détails que les journaux ont publié au sujet de ces phénomènes ne nous paraissent pas suffisants pour qu'on puisse se faire une idée exacte de leur importance.

Passons maintenant à la Belgique. Voilà ce que l'on lit dans l'*Etoile belge* du 16 septembre :

« Depuis trois jours, le quartier de la rue Tielemans, à Laeken, tout en haut de la rue Marie-Christine, près du pont Léopold, se trouve plongé dans une indicible émotion par suite de faits curieux et bizarres qu'on ne s'explique pas jusqu'à présent. Voici de quoi il s'agit : Jeudi dernier, vers [illegible] h. 1/2 du matin, l'épouse Van Herstraeten, qui occupe avec son mari une petite maison de derrière, au n° 106 de la rue Tielemans, vaquait aux soins du ménage, lorsqu'une lourde pierre vint briser une fenêtre de sa demeure. La femme, tout émue, s'élança dans la rue, mais n'aperçut personne. Au même instant, plusieurs autres briques lancées par une main inconnue firent voler en éclats une dizaine de carreaux de la maison Van Herstraeten et des immeubles voisins occupés par les époux Christiaens et Vanderlinden.

« La femme Van Wingen, qui habite la maison portant le no 14, était occupée à coudre dans sa cuisine, lorsque soudain une demi-brique l'atteignit au bras gauche en même temps qu'une autre pierre alla briser un vase placé sur la cheminée. Plusieurs personnes explorèrent les environs sans rien découvrir d'anormal. Ces scènes, qui se répétaient par intervalles de une à deux heures, ont duré jusqu'à dix heures du soir. Samedi, l'agent de police Van Couteren était occupé à inscrire sur son calepin le nombre de carreaux cassés, lorsqu'une nouvelle pluie de pierres vint briser une autre dizaine de vitres des maisons

susdites. Le premier projectile lancé enleva le képi du policier qui, plus mort que vif, laissa échapper son calepin et son crayon. La nouvelle de ces faits mystérieux se répandit bientôt dans tout Laeken et, durant l'après-midi de samedi, un nombre incalculable de personnes sont accourues sur les lieux pour contempler de loin les maisons assiégées par les esprits.

« Dimanche matin, à 9 h. 1/2, une nouvelle volée de pierres est venue briser les trois derniers carreaux, restés entiers, des habitations des époux Van Herstraeten et Vanderlinden. La maison occupée par Mme veuve De Godt, et qui se trouve enclavée au milieu des maisons hantées, est restée complètement intacte. Les esprits frappeurs n'ont qu'à bien se tenir, car, dès aujourd'hui, bonne garde est faite autour des maisons soi-disant hantées. La police est fermement décidée à mettre la main sur les auteurs de cette fumisterie. »

Nous avons pu surmonter les difficultés d'ordre matériel qui s'opposaient à la publication des gravures se rapportant à l'article : Photographies transcendantales; *les abonnés les recevront avec la prochaine livraison de la* Revue, *qui leur sera envoyée sans faute dans les premiers jours de Novembre, et nous continuerons ensuite à paraître régulièrement chaque mois.*

Le Gérant : F. Cabaret.

Paris, Imp. Quelquejeu, rue Gerbert, 10.